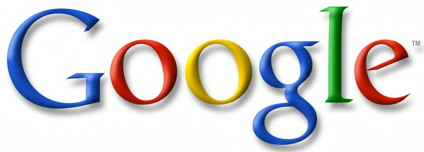
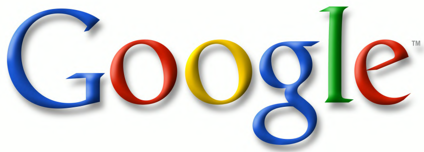




Heath's Modern Language Series

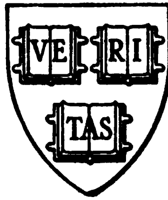
DE VIGNY'S

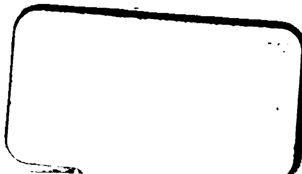
Le Cachet Rouge

FORTIER

D. C. HEATH & CO.

BOSTON NEW YORK CHICAGO LONDON


VE RI
TAS





Heath's Modern Language Series

LAURETTE

OU

LE CACHET ROUGE

PAR

ALFRED DE VIGNY

Edited, with an Introduction and Notes

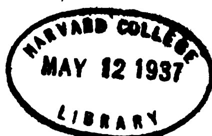
BY

ALCÉE FORTIER

LATE PROFESSOR OF FRENCH IN TULANE UNIVERSITY

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS

BOSTON NEW YORK CHICAGO



William Boorstein
Jersey City, N. J.

1 D 5

PREFACE.

As the tendency in our schools and colleges is to begin reading early in the course, and to read a great deal during the first year, this text has been fully provided with explanatory, historical, and grammatical notes. The purpose has been to encourage the student by explaining the most difficult expressions, and to endeavor to give him an interest in the work by helping him to understand everything pertaining to the history and customs of the epoch to which the story refers.

The most difficult rules of grammar are explained in the notes, as it is believed that it is important to call the attention of the student to rules which he may not yet have fully understood, since the text is intended to follow immediately such reading as is contained in the best elementary French Readers. The student, in preparing his lesson, sees the application and explanation of grammar rules, and will better understand the references which the teacher makes to those rules.

A few points about historical grammar have been introduced, as the great importance of the scientific teaching of languages is recognized by all.

This new text is presented to American students with the hope that the rapid reading of a gem in French literature will give them zeal and enthusiasm for the study of a language which has in store for them so many great works.

The editor desires to express his thanks to Prof. E. S. Joynes for valuable suggestions.

ALCÉE FORTIER.

TULANE UNIVERSITY OF LOUISIANA.
August 1, 1890.

CONTENTS.

INTRODUCTION.

ALFRED DE VIGNY[1] was born at Loches, in Touraine, in 1799, and died in 1863. He belonged to a family of soldiers, and, full of military ardor, he joined the army in 1815, at the fall of Napoleon. His passion for war, however, was never satisfied; for, owing to the peaceful years of the Restoration, he was never engaged in a battle. He began to write to relieve the monotony of camp life, and produced works which have placed him among the greatest writers of this century.

As a poet Alfred de Vigny ranks immediately after Lamartine, Hugo, and Musset. His style is eminently chaste, elegant, and correct. It does not lack in inspiration, and is often sublime, especially when the author expresses some ideas which are in accord with his melancholy disposition. *Eloa*, the best known of his poems, is really charming.

De Vigny wrote a long and interesting historical novel, *Cinq-Mars;* several dramas, of which the best is *Chatterton;* *Stello*, a romantic biography of three unhappy poets; and *Servitude et Grandeur Militaires*. *Laurette ou le Cachet*

[1] For a full account of Alfred de Vigny's life and writings, see my *Sept Grands Auteurs du XIXe Siècle*, D. C. Heath & Co., Boston, 1889.

Rouge is an episode of the latter work. The aim of the author was to extol the heroism of the soldier, to show his self-devotion, his patience, his kindness of heart, and at the same time, to call the attention of society to the injustice done the soldier in modern warfare. He is obliged to obey blindly; and, like the old *Commandant* in *le Cachet Rouge*, he sacrifices all his feelings as a man to what he considers his duty. The soldier is the personification of *Abnegation*, and what is left to him after a long career? *Honor*, says the noble soul of Alfred de Vigny. It is this elevated sentiment which pervades every page of *le Cachet Rouge*, and makes this short work one of the most inspiring that one can read. The narrative is interesting, and the story is surely most graceful. Although very pathetic, it leaves no sad impression, as one feels, on reading such a book, that the personages presented to us did not live and die in vain. They have made us see that, in spite of apparent failure, life has still some compensation for him who, like the old *Commandant*, is guided throughout by *Duty* and *Honor*.

LAURETTE[1]

OU

LE CACHET ROUGE.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA RENCONTRE QUE JE FIS UN JOUR SUR LA GRANDE ROUTE.

LA grande route d'Artois[2] et de Flandre[3] est longue et triste. Elle s'étend en ligne droite, sans arbres, sans fossés, dans des campagnes unies et pleines d'une boue jaune en tout temps. Au mois de mars 1815,[4] je passai sur cette route, et je fis une rencontre que je n'ai point oubliée depuis.[5]

J'étais seul, j'étais à cheval, j'avais un bon manteau blanc, un habit rouge, un casque noir, des pistolets et un grand sabre ; il pleuvait à verse[6] depuis quatre jours et quatre nuits de marche, et je me souviens que je chantais *Joconde*[7] à pleine voix. J'étais si jeune ! — La maison du Roi,[8] en 1814, avait été remplie d'enfants et de vieillards ; l'Empire semblait avoir pris et tué les hommes.

Mes camarades étaient en avant, sur la route, à la suite du roi Louis XVIII ;[9] je voyais leurs manteaux blancs et leurs habits rouges, tout à l'horizon au nord ; les lanciers de Bonaparte,[10] qui surveillaient et suivaient notre retraite pas à pas, montraient de temps en temps la flamme tricolore de leurs lances[11] à l'autre horizon. Un fer perdu avait retardé mon cheval : il était jeune et fort, je le pressai pour rejoindre

mon escadron ; il partit au grand trot. Je mis la main à ma ceinture, elle était assez garnie d'or ; j'entendis résonner le fourreau de fer de mon sabre sur l'étrier,[1] et je me sentis très-fier et parfaitement heureux.

Il pleuvait toujours, et je chantais toujours. Cependant je me tus bientôt, ennuyé de n'entendre que moi, et je n'entendis plus que la pluie et les pieds de mon cheval, qui pataugeaient dans les ornières.[2] Le pavé de la route manqua ; j'enfonçais, il fallut prendre le pas. Mes grandes bottes étaient enduites, en dehors, d'une croûte épaisse de boue jaune comme de l'ocre ; en dedans elles s'emplissaient de pluie. Je regardai mes épaulettes d'or toutes neuves, ma félicité et ma consolation ; elles étaient hérissées par l'eau,[3] cela m'affligea.

Mon cheval baissait la tête ; je fis comme lui : je me mis à penser, et je me demandai, pour la première fois, où j'allais. Je n'en savais absolument rien ; mais cela ne m'occupa pas longtemps : j'étais certain que, mon escadron étant là, là aussi était mon devoir. Comme je sentais en mon cœur un calme profond et inaltérable, j'en rendis grâce à ce sentiment ineffable du Devoir,[4] et je cherchai à me l'expliquer. Voyant de près comment des fatigues inaccoutumées étaient gaîment portées par des têtes si blondes ou si blanches,[5] comment un avenir assuré était si cavalièrement risqué[6] par tant d'hommes de vie heureuse et mondaine, et prenant ma part de cette satisfaction miraculeuse que donne à tout homme la conviction qu'il ne se peut soustraire à nulle des dettes de l'Honneur,[7] je compris que c'était une chose plus facile et plus commune qu'on ne pense, que l'*Abnégation*.

Je me demandais si l'Abnégation de soi-même n'était pas un sentiment né avec nous ; ce que c'était[8] que ce besoin d'obéir et de remettre sa volonté en d'autres mains, comme

une chose lourde et importune; d'où venait le bonheur secret d'être débarrassé de ce fardeau, et comment l'orgueil humain n'en était jamais révolté. Je voyais bien ce mystérieux instinct lier, de toutes parts, les peuples en de puissants faisceaux,[1] mais je ne voyais nulle part aussi complète et aussi redoutable que dans les Armées la renonciation à ses actions, à ses paroles, à ses désirs et presque à ses pensées. Je voyais partout la résistance possible et usitée, le citoyen ayant, en tous lieux, une obéissance clairvoyante et intelligente[2] qui examine et peut s'arrêter. Je voyais même la tendre soumission de la femme finir où le mal commence à lui être ordonné, et la loi prendre sa défense; mais l'obéissance militaire, passive et active en même temps, recevant l'ordre et l'exécutant, frappant, les yeux fermés, comme le Destin antique ! [3] Je suivais dans ses conséquences possibles cette Abnégation du soldat, sans retour, sans conditions, et conduisant quelquefois à des fonctions sinistres.

Je pensais ainsi en marchant au gré de mon cheval,[4] regardant l'heure à ma montre, et voyant le chemin s'allonger toujours en ligne droite, sans un arbre et sans une maison, et couper la plaine jusqu'à l'horizon, comme une grande raie jaune sur une toile grise. Quelquefois la raie liquide se délayait dans la terre liquide[5] qui l'entourait, et quand un jour un peu moins pâle faisait briller cette triste étendue de pays, je me voyais au milieu d'une mer bourbeuse, suivant un courant de vase et de plâtre.[6]

En examinant avec attention cette raie jaune de la route, j'y remarquai, à un quart de lieue environ, un petit point noir qui marchait. Cela me fit plaisir, c'était quelqu'un. Je n'en détournai plus les yeux. Je vis que ce point noir allait comme moi dans la direction de Lille,[7] et qu'il allait en zigzag, ce qui annonçait une marche pénible. Je hâtai le

pas et je gagnai du terrain sur cet objet,[1] qui s'allongea un peu et grossit à ma vue. Je repris le trot sur un sol plus ferme et je crus reconnaître une sorte de petite voiture noire. J'avais faim, j'espérai que c'était la voiture d'une cantinière,[2] et considérant mon pauvre cheval comme une chaloupe, je lui fis faire force de rames[3] pour arriver à cette île fortunée, dans cette mer où il s'enfonçait jusqu'au ventre quelquefois.

A une centaine de pas, je vins[4] à distinguer clairement une petite charrette de bois blanc, couverte de trois cercles et d'une toile cirée noire. Cela ressemblait à un petit berceau posé sur deux roues. Les roues s'embourbaient jusqu'à l'essieu;[5] un petit mulet qui les tirait était péniblement conduit par un homme à pied qui tenait la bride. Je m'approchai de lui et le considérai attentivement.

C'était un homme d'environ cinquante ans, à moustaches blanches, fort et grand, le dos voûté à la manière des vieux officiers d'infanterie qui ont porté le sac.[6] Il en avait l'uniforme, et l'on entrevoyait une épaulette de chef de bataillon sous un petit manteau bleu court et usé. Il avait un visage endurci mais bon, comme à l'armée il y en a tant.[7] Il me regarda de côté sous ses gros sourcils noirs, et tira lestement de sa charrette un fusil qu'il arma, en passant de l'autre côté de son mulet, dont il se faisait un rempart. Ayant vu sa cocarde blanche,[8] je me contentai de montrer la manche de mon habit rouge, et il remit son fusil dans la charrette, en disant :

— Ah ! c'est différent, je vous prenais pour un de ces lapins[9] qui courent après nous. Voulez-vous boire la goutte?[10]

— Volontiers, dis-je en m'approchant, il y a vingt-quatre heures que je n'ai bu.

Il avait à son cou une noix de coco, très-bien sculptée, arrangée en flacon, avec un goulot d'argent, et dont il sem-

blait tirer assez de vanité.[1] Il me la passa, et j'y bus un peu de mauvais vin blanc avec beaucoup de plaisir ; je lui rendis le coco.

— A la santé du roi ! dit-il en buvant ; il m'a fait officier de la Légion d'honneur,[2] il est juste que je le suive jusqu'à la frontière. Par exemple,[3] comme je n'ai que mon épaulette pour vivre, je reprendrai mon bataillon après, c'est mon devoir.

En parlant ainsi comme à lui-même, il remit en marche son petit mulet, en disant que nous n'avions pas de temps à perdre ; et comme j'étais de son avis, je me remis en chemin à deux pas de lui. Je le regardais toujours sans questionner, n'ayant jamais aimé la bavarde indiscrétion[4] assez fréquente parmi nous.

Nous allâmes sans rien dire durant un quart de lieue environ. Comme il s'arrêtait alors pour faire reposer son pauvre petit mulet, qui me faisait peine à voir, je m'arrêtai aussi et je tâchai d'exprimer l'eau[5] qui remplissait mes bottes à l'écuyère,[6] comme deux réservoirs où j'aurais eu les jambes trempées.[7]

— Vos bottes commencent à vous tenir aux pieds,[8] dit-il.

— Il y a quatre nuits que je ne les ai quittées, lui dis-je.

— Bah ! dans huit jours vous n'y penserez plus, reprit-il avec sa voix enrouée ; c'est quelque chose que d'être seul, allez,[9] dans des temps comme ceux où nous vivons. Savez-vous ce que j'ai là dedans ?

— Non, lui dis-je.

— C'est une femme.

Je dis : — Ah ! — sans trop d'étonnement, et je me remis en marche tranquillement, au pas. Il me suivit.

— Cette mauvaise brouette-là ne m'a pas coûté bien cher,

reprit-il, ni le mulet non plus ; mais c'est tout ce qu'il me faut, quoique ce chemin-là soit un *ruban de queue* un peu long.[1]

Je lui offris de monter mon cheval quand il serait fatigué ; et comme je ne lui parlais que gravement et avec simplicité de son équipage, dont il craignait le ridicule, il se mit à son aise tout à coup,[2] et, s'approchant de mon étrier, me frappa sur le genou en me disant : — Eh bien, vous êtes un bon enfant,[3] quoique dans les Rouges.[4]

Je sentis dans son accent amer, en désignant ainsi les quatre Compagnies-Rouges, combien de préventions haineuses avaient données[5] à l'armée le luxe et les grades de ces corps d'officiers.

— Cependant, ajouta-t-il,[6] je n'accepterai pas votre offre, vu que je ne sais pas monter à cheval et que ce n'est pas mon affaire, à moi.[7]

— Mais, Commandant, les officiers supérieurs comme vous y sont obligés.

— Bah ! une fois par an, à l'inspection, et encore sur un cheval de louage.[8] Moi j'ai toujours été marin, et depuis fantassin ; je ne connais pas l'équitation.

Il fit vingt pas en me regardant de côté de temps à autre, comme s'attendant à une question : et comme il ne venait pas un mot,[9] il poursuivit :

— Vous n'êtes pas curieux, par exemple ![10] cela devrait vous étonner, ce que je dis là.

— Je m'étonne bien peu, dis-je.

— Oh ! cependant si je vous contais comment j'ai quitté la mer, nous verrions.

— Eh bien, repris-je, pourquoi n'essayez-vous pas ? cela vous réchauffera, et cela me fera oublier que la pluie m'entre dans le dos et ne s'arrête qu'à mes talons.

Le bon chef de bataillon s'apprêta solennellement à parler, avec un plaisir d'enfant. Il rajusta sur sa tête le shako couvert de toile cirée, et il donna ce coup d'épaule[1] que personne ne peut se représenter s'il n'a servi dans l'infanterie, ce coup d'épaule[2] que donne le fantassin à son sac pour le hausser et alléger un moment son poids; c'est une habitude du soldat qui, lorsqu'il devient officier, devient un tic.[3] Après ce geste convulsif, il but encore un peu de vin dans son coco, donna un coup de pied d'encouragement dans le ventre du petit mulet, et commença.

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU CACHET ROUGE.

VOUS saurez d'abord, mon enfant, que je suis né à Brest;[4] j'ai commencé par être enfant de troupe,[5] gagnant ma demi-ration[6] et mon demi-prêt[7] dès l'âge de neuf ans, mon père étant soldat aux gardes. Mais comme j'aimais la mer,[8] une belle nuit, pendant que j'étais en congé à Brest, je me cachai à fond de cale[9] d'un bâtiment marchand qui partait pour les Indes; on ne m'aperçut qu'en pleine mer, et le capitaine aima mieux me faire mousse[10] que de me jeter à l'eau. Quand vint la Révolution,[11] j'avais fait du chemin,[12] et j'étais à mon tour devenu capitaine d'un petit bâtiment marchand assez propre, ayant écumé la mer quinze ans.[13] Comme l'ex-marine royale, vieille bonne marine, ma foi! se trouva tout à coup dépeuplée d'officiers, on prit des capitaines dans la marine marchande. J'avais eu quelques affaires de flibustiers que je pourrai vous dire plus tard: on

me donna le commandement d'un brick de guerre nommé *le Marat*.[1]

Le 28 fructidor[2] 1797, je reçus l'ordre d'appareiller pour Cayenne.[3] Je devais y conduire soixante soldats et un *déporté*[4] qui restait des cent quatre-vingt-treize que la frégate *la Décade* avait pris à bord quelques jours auparavant. J'avais ordre de traiter cet individu avec ménagement,[5] et la première lettre du Directoire[6] en renfermait une seconde, scellée de trois cachets rouges, au milieu desquels il y en avait un démesuré. J'avais défense d'ouvrir cette lettre avant le premier degré de latitude nord, du vingt-sept au vingt-huitième de longitude, c'est-à-dire près de passer la ligne.[7]

Cette grande lettre avait une figure toute particulière. Elle était longue, et fermée de si près[8] que je ne pus rien lire entre les angles ni à travers l'enveloppe. Je ne suis pas superstitieux, mais elle me fit peur, cette lettre. Je la mis dans ma chambre sous le verre d'une mauvaise petite pendule anglaise clouée au-dessus de mon lit. Ce lit-là était un vrai lit de marin, comme vous savez qu'ils sont. Mais je ne sais, moi, ce que je dis : vous avez tout au plus seize[9] ans, vous ne pouvez pas avoir vu ça.

La chambre d'une reine ne peut pas être aussi proprement rangée que celle d'un marin, soit dit sans vouloir nous vanter. Chaque chose a sa petite place et son petit clou. Rien ne remue. Le bâtiment peut rouler tant qu'il veut sans rien déranger.[10] Les meubles sont faits selon la forme du vaisseau et de la petite chambre qu'on a. Mon lit était un coffre. Quand on l'ouvrait, j'y couchais ; quand on le fermait, c'était mon sofa, et j'y fumais ma pipe. Quelquefois c'était ma table ; alors on s'asseyait sur deux petits tonneaux qui étaient dans la chambre. Mon parquet était ciré et frotté comme de l'acajou,[11] et brillant comme un bijou : un

vrai miroir ! Oh ! c'était une jolie petite chambre ! Et mon brick avait bien son prix aussi. On s'y amusait souvent d'une fière façon,[1] et le voyage commença cette fois assez agréablement, si ce n'était... Mais n'anticipons pas.

Nous avions un joli vent nord-nord-ouest, et j'étais occupé à mettre cette lettre sous le verre de ma pendule, quand mon *déporté* entra dans ma chambre ; il tenait par la main une belle petite de dix-sept ans environ. Lui me[2] dit qu'il en avait dix-neuf ; beau garçon, quoiqu'un peu pâle et trop blanc pour un homme. C'était un homme cependant, et un homme qui se comporta dans l'occasion mieux que bien des anciens n'auraient[3] fait : vous allez le voir.[4] Il tenait sa petite femme sous le bras ; elle était fraîche et gaie comme une enfant. Ils avaient l'air de deux tourtereaux. Ça me faisait plaisir à voir, moi.[5] Je leur dis :

— Eh bien, mes enfants ! vous venez faire visite au vieux capitaine ; c'est gentil à vous.[6] Je vous emmène un peu loin ; mais tant mieux, nous aurons le temps de nous connaître. Je suis fâché de recevoir madame[7] sans mon habit ; mais c'est que je cloue là-haut cette grande coquine de lettre.[8] Si vous vouliez m'aider un peu ?

Ça faisait vraiment de bons petits enfants.[9] Le petit mari prit le marteau et la petite femme les clous, et ils me les passaient à mesure que je les demandais ; et elle me disait : *A droite ! à gauche ! capitaine !* tout en riant, parce que le tangage faisait ballotter ma pendule. Je l'entends encore d'ici avec sa petite voix : *A gauche ! à droite ! capitaine !* Elle se moquait de moi. — Ah ! je dis, petite méchante ! je vous ferai gronder par votre mari, allez.[10] — Alors elle lui sauta au cou et l'embrassa. Ils étaient vraiment gentils, et la connaissance se fit comme ça.[11] Nous fûmes tout de suite bons amis.

Ce fut aussi une jolie traversée. J'eus toujours un temps fait exprès.[1] Comme je n'avais jamais eu que des visages noirs à mon bord, je faisais venir à ma table, tous les jours, mes deux petits amoureux. Cela m'égayait. Quand nous avions mangé le biscuit et le poisson, la petite femme et son mari restaient à se regarder comme s'ils ne s'étaient jamais vus.[2] Alors je me mettais[3] à rire de tout mon cœur et me moquais d'eux. Ils riaient aussi avec moi. Vous auriez ri de nous voir comme trois imbéciles,[4] ne sachant pas ce que nous avions. C'est que c'était vraiment plaisant[5] de les voir s'aimer comme ça ! Ils se trouvaient bien partout ; ils trouvaient bon tout ce qu'on leur donnait. Cependant ils étaient à la ration comme nous tous ; j'y ajoutais seulement un peu d'eau-de-vie suédoise quand ils dînaient avec moi, mais un petit verre, pour tenir mon rang. Ils couchaient dans un hamac, où le vaisseau les roulait comme ces deux poires que j'ai là dans mon mouchoir mouillé. Ils étaient alertes et contents.[6] Je faisais comme vous, je ne questionnais pas. Qu'avais-je besoin de savoir leur nom et leurs affaires, moi, passeur d'eau ?[7] Je les portais de l'autre côté de la mer, comme j'aurais porté deux oiseaux de paradis.

J'avais fini, après un mois, par les regarder comme mes enfants.[8] Tout le jour, quand je les appelais, ils venaient s'asseoir auprès de moi. Le jeune homme écrivait sur ma table, c'est-à-dire sur mon lit ; et, quand je voulais, il m'aidait à faire mon *point* :[9] il le sut bientôt faire aussi bien que moi ; j'en étais quelquefois tout interdit.[10] La jeune femme s'asseyait sur un petit baril[11] et se mettait à coudre.

Un jour qu'ils étaient posés comme cela, je leur dis :

— Savez-vous, mes petits amis, que nous faisons un tableau de famille comme nous voilà ? Je ne veux pas vous interroger, mais probablement vous n'avez pas plus d'argent

qu'il ne vous en faut,[1] et vous êtes joliment[2] délicats tous deux pour bêcher et piocher comme font les déportés à Cayenne. C'est un vilain pays, de tout mon cœur, je vous le dis; mais moi, qui suis une vieille peau de loup desséchée au soleil,[3] j'y vivrais comme un seigneur. Si vous aviez, comme il me semble (sans vouloir vous interroger); tant soit peu d'amitié pour moi, je quitterais assez volontiers mon vieux brick, qui n'est qu'un sabot[4] à présent, et je m'établirais là avec vous, si cela vous convient. Moi, je n'ai pas plus de famille qu'un chien, cela m'ennuie; vous me feriez une petite société. Je vous aiderais à bien des choses; et j'ai amassé une bonne pacotille de contrebande, assez honnête,[5] dont nous vivrions, et que je vous laisserais lorsque je viendrais à tourner l'œil,[6] comme on dit poliment.

Ils restèrent tout ébahis à se regarder,[7] ayant l'air de croire que je ne disais pas vrai; et la petite courut, comme elle faisait toujours, se jeter au cou de l'autre, et s'asseoir sur ses genoux, toute rouge et en pleurant. Il la serra bien fort dans ses bras, et je vis aussi des larmes dans ses yeux; il me tendit la main et devint plus pâle qu'à l'ordinaire. Elle lui parlait bas, et ses grands cheveux blonds s'en allèrent sur son épaule;[8] son chignon[9] s'était défait comme un câble qui se déroule tout à coup,[10] parce qu'elle était vive comme un poisson: ces cheveux-là, si vous les aviez vus! c'était comme de l'or. Comme ils continuaient à se parler bas, le jeune homme lui baisant le front de temps en temps et elle pleurant, cela m'impatienta:

— Eh bien, ça vous va-t-il?[11] leur dis-je à la fin.

— Mais... mais, capitaine, vous êtes bien bon, dit le mari; mais c'est que... vous ne pouvez pas vivre avec des *déportés*, et... Il baissa les yeux.

— Moi, dis-je, je ne sais ce que vous avez fait pour être

déporté, mais vous me direz ça un jour, ou pas du tout, si vous voulez. Vous ne m'avez pas l'air d'avoir la conscience bien lourde, et je suis bien sûr que j'en ai fait bien d'autres que vous[1] dans ma vie, allez, pauvres innocents. Par exemple,[2] tant que vous serez sous ma garde, je ne vous lâcherai pas,[3] il ne faut pas vous y attendre ;[4] je vous couperais plutôt le cou comme à deux pigeons. Mais une fois l'épaulette de côté, je ne connais plus ni amiral ni rien du tout.

— C'est que, reprit-il en secouant tristement sa tête brune, quoique un peu poudrée, comme cela se faisait encore à l'époque,[5] c'est que je crois qu'il serait dangereux pour vous, capitaine, d'avoir l'air de nous connaître. Nous rions parce que[6] nous sommes jeunes ; nous avons l'air heureux, parce que nous nous aimons ; mais j'ai de vilains moments quand je pense à l'avenir, et je ne sais pas ce que deviendra ma pauvre Laure.

Il serra de nouveau la tête de la jeune femme sur sa poitrine :

— C'était bien là ce que je devais dire au capitaine ; n'est-ce pas, mon enfant, que vous auriez dit la même chose ?

Je pris ma pipe et je me levai, parce que je commençais à me sentir les yeux un peu mouillés, et que ça ne me va pas, à moi.[7]

— Allons ! allons ! dis-je, ça s'éclaircira par la suite.[8] Si le tabac incommode madame, son absence est nécessaire.

Elle se leva, le visage tout en feu[9] et tout humide de larmes, comme un enfant qu'on a grondé.

— D'ailleurs, me dit-elle en regardant ma pendule, vous n'y pensez pas, vous autres ;[10] et la lettre !

Je sentis quelque chose qui me fit de l'effet. J'eus comme une douleur aux cheveux quand elle me dit cela.

— Pardieu ![1] je n'y pensais plus, moi, dis-je. Ah ! par exemple, voilà une belle[2] affaire ! Si nous avions passé le premier degré de latitude nord, il ne me resterait plus qu'à me jeter à l'eau.[3] — Faut-il que j'aie du bonheur, pour que cette enfant-là m'ait rappelé cette grande coquine de lettre !

Je regardai vite ma carte de marine, et quand je vis que nous en avions encore pour une semaine au moins,[4] j'eus la tête soulagée, mais pas le cœur, sans savoir pourquoi.

— C'est que le Directoire ne badine pas pour l'article obéissance ! dis-je. Allons, je suis au courant cette fois-ci encore.[5] Le temps a filé si vite que j'avais tout à fait oublié cela.

Eh bien, monsieur, nous restâmes tous trois le nez en l'air à regarder cette lettre, comme si elle allait nous parler. Ce qui me frappa beaucoup, c'est que le soleil, qui glissait par la claire-voie,[6] éclairait le verre de la pendule et faisait paraître le grand cachet rouge et les autres petits, comme les traits d'un visage au milieu du feu.

— Ne dirait-on pas que les yeux lui sortent de la tête? leur dis-je pour les amuser.

— Oh ! mon ami, dit la jeune femme, cela ressemble à des taches de sang.

— Bah ! bah ! dit son mari en la prenant sous le bras, vous vous trompez, Laure ; cela ressemble au billet de *faire part* d'un mariage.[7] Venez vous reposer, venez ; pourquoi cette lettre vous occupe-t-elle ?

Ils se sauvèrent[8] comme si un revenant les avait suivis, et montèrent sur le pont. Je restai seul avec cette grande lettre, et je me souviens qu'en fumant ma pipe je la regardais toujours, comme si ses yeux rouges avaient attaché les miens, en les humant comme font des yeux de serpent.[9] Sa grande figure pâle, son troisième cachet, plus grand que les yeux,

tout ouvert, tout béant comme une gueule de loup... cela me mit de mauvaise humeur; je pris mon habit et je l'accrochai à la pendule, pour ne plus voir ni l'heure ni la chienne de lettre.[1]

J'allai achever ma pipe sur le pont. J'y restai jusqu'à la nuit.

Nous étions alors à la hauteur[2] des îles du cap Vert. *Le Marat* filait, vent en poupe, ses dix nœuds sans se gêner.[3] La nuit était la plus belle que j'aie vue[4] de ma vie près du tropique. La lune se levait à l'horizon, large comme un soleil; la mer la coupait en deux et devenait toute blanche comme une nappe de neige couverte de petits diamants.[5] Je regardais cela en fumant, assis sur mon banc. L'officier de quart[6] et les matelots ne disaient rien et regardaient comme moi l'ombre du brick sur l'eau. J'étais content de ne rien entendre. J'aime le silence et l'ordre, moi. J'avais défendu tous les bruits et tous les feux. J'entrevis cependant une petite ligne rouge presque sous mes pieds. Je me serais bien mis en colère tout de suite;[7] mais comme c'était chez mes petits *déportés*, je voulus m'assurer de ce qu'on faisait avant de me fâcher.[8] Je n'eus que la peine de me baisser, je pus voir par le grand panneau[9] dans la petite chambre, et je regardai.

La jeune femme était à genoux et faisait ses prières. Il y avait une petite lampe qui l'éclairait.

Son mari était assis sur une petite malle, la tête sur ses mains, et la regardait prier. Elle leva la tête en haut comme au ciel, et je vis ses grands yeux bleus mouillés comme ceux d'une Madeleine. Pendant qu'elle priait, il prenait le bout de ses longs cheveux et les baisait sans faire de bruit. Quand elle eut fini, elle fit un signe de croix en souriant avec l'air d'aller en paradis.[10] Je vis qu'il faisait comme elle un signe

de croix, mais comme s'il en avait honte. Au fait, pour un homme c'est singulier.[1]

Elle se leva debout, l'embrassa, et s'étendit la première dans son hamac, où il la jeta sans rien dire,[2] comme on couche un enfant dans une balançoire. Il faisait une chaleur étouffante :[3] elle se sentait bercée avec plaisir par le mouvement du navire et paraissait déjà commencer à s'endormir.

— Mon ami, dit-elle en dormant à moitié, n'avez-vous pas sommeil? Il est bien tard, sais-tu?[4]

Il restait toujours le front sur ses mains sans répondre. Cela l'inquiéta un peu, la bonne petite, et elle passa sa jolie tête hors du hamac, comme un oiseau hors de son nid, et le regarda la bouche entr'ouverte, n'osant plus parler.

Enfin il lui dit :

— Eh! ma chère Laure, à mesure que[5] nous avançons vers l'Amérique, je ne puis m'empêcher de devenir[6] plus triste. Je ne sais pourquoi,[7] il me paraît[8] que le temps le plus heureux de notre vie aura été celui de la traversée.

— Cela me semble aussi, dit-elle; je voudrais n'arriver jamais.

— Il la regarda en joignant les mains[9] avec un transport que vous ne pouvez pas vous figurer.

— Et cependant, mon ange, vous pleurez toujours en priant Dieu, dit-il; cela m'afflige beaucoup,[10] parce que je sais bien ceux à qui vous pensez, et je crois que vous avez regret de ce que vous avez fait.

— Moi, du regret! dit-elle avec un air bien peiné; moi, du regret de t'avoir suivi, mon ami! Crois-tu que, pour t'avoir appartenu si peu, je t'aie[11] moins aimé? N'est-on pas une femme,[12] ne sait-on pas ses devoirs à dix-sept ans? Ma mère et mes sœurs n'ont-elles pas dit que c'était mon devoir de vous suivre à la Guyane? N'ont-elles pas dit que je ne

faisais là rien de surprenant?[1] Je m'étonne seulement que vous en ayez été touché, mon ami; tout cela est naturel. Et à présent je ne sais comment vous pouvez croire que je regrette rien,[2] quand je suis avec vous pour vous aider à vivre, ou pour mourir avec vous si vous mourez.

Elle disait tout ça d'une voix si douce qu'on aurait cru que c'était une musique. J'en étais tout ému et je dis:

— Bonne petite femme,[3] va!

Le jeune homme se mit à soupirer en frappant du pied et en baisant une jolie main qu'elle lui tendait.

— Laurette, ma Laurette! disait-il, quand je pense que si nous avions retardé de quatre jours notre mariage,[4] on m'arrêtait seul et je partais tout seul, je ne puis me pardonner.

Elle sourit comme un enfant, et lui dit une quantité de petites choses de femme,[5] comme moi je n'avais jamais rien entendu de pareil. Elle lui fermait la bouche avec ses doigts pour parler toute seule. Elle disait, en jouant et en prenant ses longs cheveux comme un mouchoir pour lui essuyer les yeux:[6]

— Est-ce que ce n'est pas bien mieux d'avoir avec toi une femme qui t'aime, dis, mon ami? Je suis bien contente, moi, d'aller à Cayenne; je verrai des sauvages, des cocotiers comme ceux de Paul et Virginie,[7] n'est-ce pas? Nous planterons chacun le nôtre. Nous verrons qui sera le meilleur jardinier. Nous nous ferons une petite case pour nous deux.[8] Je travaillerai toute la journée et toute la nuit, si tu veux. Je suis forte; tiens,[9] regarde mes bras; — tiens, je pourrais presque te soulever. Ne te moque pas de moi; je sais très-bien broder, d'ailleurs; et n'y a-t-il pas une ville quelque part par là où il faille des brodeuses?[10] Je donnerai des leçons de dessin et de musique si l'on veut aussi; et si l'on y sait lire, tu écriras, toi.

Je me souviens que le pauvre garçon fut si désespéré[1] qu'il jeta un grand cri lorsqu'elle dit cela.

— Ecrire ! — criait-il, — écrire !

Et il se prit la main droite avec la gauche en la serrant au poignet.

— Ah ! écrire ? pourquoi ai-je jamais su écrire ! Ecrire ! mais c'est le métier d'un fou ![2]...— J'ai cru à leur liberté de la presse ! — Où avais-je l'esprit ? Eh ! pourquoi faire ? pour imprimer cinq ou six pauvres idées assez médiocres,[3] lues seulement par ceux qui les aiment, jetées au feu par ceux qui les haïssent, ne servant à rien qu'à nous faire persécuter ! Moi, encore passe ;[4] mais toi, qu'avais-tu fait ? Explique-moi, je te prie, comment je t'ai permis d'être bonne à ce point[5] de me suivre ici ? Sais-tu seulement où tu es, pauvre petite ? Et où tu vas, le sais-tu ? Bientôt, mon enfant, vous serez à seize cents[6] lieues de votre mère et de vos sœurs... et pour moi ! tout cela pour moi !

Elle cacha sa tête un moment dans le hamac ; et moi d'en haut je vis qu'elle pleurait ; mais lui d'en bas ne voyait pas son visage ; et quand elle le sortit de la toile, c'était en souriant pour lui donner de la gaîté.

— Au fait, nous ne sommes pas riches à présent, dit-elle en riant aux éclats ; tiens, regarde ma bourse, je n'ai plus qu'un louis tout seul.[7] Et toi ?

Il se mit à rire aussi comme un enfant :

— Ma foi, moi, j'avais encore un écu,[8] mais je l'ai donné au petit garçon qui a porté ta malle.

— Ah bah ! qu'est-ce que ça fait ? dit-elle en faisant claquer ses petits doigts blancs comme des castagnettes ;[9] on n'est jamais plus gai que lorsqu'on n'a rien ; et n'ai-je pas en réserve les deux bagues de diamants que ma mère m'a données ? cela est bon partout et pour tout, n'est-ce pas ?

Quand tu voudras nous les vendrons. D'ailleurs je crois que le bonhomme de capitaine [1] ne dit pas toutes ses bonnes intentions pour nous, et qu'il sait bien ce qu'il y a dans la lettre. C'est sûrement une recommandation pour nous au gouverneur de Cayenne.

— Peut-être, dit-il ; qui sait?

— N'est-ce pas? reprit sa petite femme ; tu es si bon que je suis sûre que le gouvernement t'a exilé pour un peu de temps, mais ne t'en veut [2] pas.

Elle avait dit ça si bien ! m'appelant le bonhomme de capitaine, que j'en fus tout remué et tout attendri ; et je me réjouis même, dans le cœur, de ce qu'elle avait peut-être deviné juste sur la lettre cachetée.[3] Ils commençaient encore à s'embrasser ; je frappai du pied vivement sur le pont pour les faire finir.

Je leur criai :

— Eh ! dites donc,[4] mes petits amis ! on a l'ordre d'éteindre tous les feux du bâtiment. Soufflez-moi votre lampe, s'il vous plaît.

Ils soufflèrent la lampe, et je les entendis rire en jasant tout bas dans l'ombre comme des écoliers.[5] Je me remis à me promener seul sur mon tillac en fumant ma pipe. Toutes les étoiles du tropique étaient à leur poste, larges comme de petites lunes.[6] Je les regardais en respirant un air qui sentait frais et bon.

Je me disais que certainement ces bons petits avaient deviné la vérité, et j'en étais tout ragaillardi.[7] Il y avait bien à parier qu'un des cinq Directeurs s'était ravisé [8] et me les recommandait ; je ne m'expliquais pas bien pourquoi, parce qu'il y a des affaires d'État que je n'ai jamais comprises, moi ; mais enfin je croyais cela, et, sans savoir pourquoi, j'étais content.

Je descendis dans ma chambre, et j'allai regarder la lettre sous mon vieil uniforme. Elle avait une autre figure ;[1] il me sembla qu'elle riait, et ses cachets paraissaient couleur de rose. Je ne doutai plus de sa bonté, et je lui fis un petit signe d'amitié.

Malgré cela, je remis mon habit dessus ; elle m'ennuyait.[2]

Nous ne pensâmes plus du tout à la regarder pendant quelques jours, et nous étions gais ; mais quand nous approchâmes du premier degré de latitude, nous commençâmes à ne plus parler.

Un beau matin je m'éveillai assez étonné de ne sentir aucun mouvement dans le bâtiment. A vrai dire, je ne dors jamais que d'un[3] œil, comme on dit, et le roulis me manquant, j'ouvris les deux yeux. Nous étions tombés dans un calme plat, et c'était sous le 1° de latitude nord, au 27° de longitude. Je mis le nez sur le pont ;[4] la mer était lisse comme une jatte d'huile ; toutes les voiles ouvertes tombaient collées aux mâts[5] comme des ballons vides. Je dis tout de suite : — J'aurai le temps de te lire, va ! en regardant de travers du côté de la lettre.[6] — J'attendis jusqu'au soir, au coucher du soleil. Cependant il fallait bien en venir[7] là : j'ouvris la pendule, et j'en tirai vivement l'ordre cacheté. — Eh bien, mon cher, je le tenais à la main depuis un quart d'heure que je ne pouvais pas encore le lire. Enfin je me dis : — C'est par trop fort ![8] et je brisai les trois cachets d'un coup de pouce ; et le grand cachet rouge, je le broyai en poussière.

Après avoir lu, je me frottai les yeux, croyant m'être trompé.

Je relus la lettre tout entière ; je la relus encore ; je recommençai en la prenant par la dernière ligne et remontant à la première. Je n'y croyais pas. Mes jambes flageolaient

un peu sous moi,[1] je m'assis; j'avais un certain tremblement sur la peau du visage; je me frottai un peu les joues avec du rhum, je m'en mis dans le creux des mains, je me faisais pitié à moi-même d'être si bête que cela;[2] mais ce fut l'affaire d'un moment; je montai prendre l'air.[3]

Laurette était ce jour-là si jolie, que je ne voulus pas m'approcher d'elle: elle avait une petite robe blanche toute simple, les bras nus jusqu'au col, et ses grands cheveux tombants comme elle les portait toujours. Elle s'amusait à tremper dans la mer son autre robe au bout d'une corde, et riait en cherchant à arrêter les goëmons, plantes marines semblables à des grappes[4] de raisin, et qui flottent sur les eaux des Tropiques.

— Viens donc voir les raisins! viens donc vite! criait-elle; et son ami s'appuyait sur elle, et se penchait, et ne regardait pas l'eau, parce qu'il la regardait[5] d'un air tout attendri.

Je fis signe à ce jeune homme de venir me parler sur le gaillard d'arrière.[6] Elle se retourna... Je ne sais quelle figure j'avais, mais elle laissa tomber sa corde; elle le prit violemment par le bras, et lui dit:

— Oh! n'y va pas, il est tout pâle.

Cela se pouvait bien; il y avait de quoi[7] pâlir. Il vint cependant près de moi sur le gaillard; elle nous regardait, appuyée contre le grand mât. Nous nous promenâmes longtemps de long en large sans rien dire. Je fumais un cigare que je trouvais amer, et je le crachai dans l'eau. Il me suivait de l'œil; je lui pris le bras; j'étouffais, ma foi, ma parole d'honneur! j'étouffais.

— Ah çà![8] lui dis-je enfin, contez-moi donc, mon petit ami, contez-moi un peu votre histoire. Que diable avez-vous donc fait à ces chiens d'avocats qui sont là comme cinq

morceaux de roi?[1] Il paraît qu'ils vous en veulent fièrement! C'est drôle!

Il haussa les épaules en penchant la tête (avec un air si doux, le pauvre garçon!), et me dit:

— O mon Dieu! capitaine, pas grand'chose, allez:[2] trois couplets de vaudeville sur le Directoire, voilà tout.

— Pas possible! dis-je.

— O mon Dieu, si![3] Les couplets n'étaient même pas trop bons.[4] J'ai été arrêté le 15 fructidor et conduit à la Force,[5] jugé le 16, et condamné à mort d'abord, et puis à la déportation par bienveillance.

— C'est drôle! dis-je. Les Directeurs sont des camarades bien susceptibles;[6] car cette lettre que vous savez me donne ordre de vous fusiller.

Il ne répondit pas, et sourit en faisant une assez bonne contenance pour un jeune homme de dix-neuf ans.[7] Il regarda seulement sa femme, et s'essuya le front, d'où tombaient des gouttes de sueur. J'en avais autant au moins sur la figure, moi, et d'autres gouttes aux yeux.

Je repris:

— Il paraît que ces citoyens-là n'ont pas voulu faire votre affaire[8] sur terre, ils ont pensé qu'ici ça ne paraîtrait pas tant. Mais pour moi c'est fort triste; car vous avez beau être un bon enfant,[9] je ne peux pas m'en dispenser; l'arrêt de mort est là en règle,[10] et l'ordre d'exécution signé, paraphé, scellé; il n'y manque rien.

Il me salua très-poliment en rougissant.

— Je ne demande rien, capitaine, dit-il avec une voix aussi douce que de coutume; je serais désolé[11] de vous faire manquer à vos devoirs. Je voudrais seulement parler un peu à Laure, et vous prier de la protéger dans le cas où elle me survivrait, ce que je ne crois pas.

— Oh ! pour cela, c'est juste, lui dis-je, mon garçon ; si cela ne vous déplaît pas, je la conduirai à sa famille à mon retour en France, et je ne la quitterai que quand elle ne voudra plus me voir. Mais, à mon sens,[1] vous pouvez vous flatter qu'elle ne reviendra pas de ce coup-là ;[2] pauvre petite femme !

Il me prit les deux mains, les serra et me dit :

— Mon brave capitaine,[3] vous souffrez plus que moi de ce qui vous reste à faire, je le sens bien ; mais qu'y pouvez-vous ?[4] Je compte sur vous pour lui conserver le peu qui m'appartient, pour la protéger, pour veiller à ce qu'elle reçoive ce que sa vieille mère pourrait lui laisser, n'est-ce pas ? pour garantir sa vie, son honneur, n'est-ce pas ? et aussi pour qu'on ménage toujours sa santé. — Tenez, ajouta-t-il plus bas, j'ai à vous dire qu'elle est très-délicate ; elle a souvent la poitrine affectée jusqu'à s'évanouir plusieurs fois par jour ;[5] il faut qu'elle se couvre bien toujours. Enfin vous remplacerez son père, sa mère et moi autant que possible, n'est-il pas vrai ? Si elle pouvait conserver les bagues que sa mère lui a données, cela me ferait bien plaisir. Mais si on a besoin de les vendre pour elle, il le faudra[6] bien. Ma pauvre Laurette ! voyez comme elle est belle !

Comme ça commençait à devenir par trop tendre,[7] cela m'ennuya, et je me mis à froncer le sourcil ; je lui avais parlé d'un air gai pour ne pas m'affaiblir ; mais je n'y tenais[8] plus : — Enfin, suffit, lui dis-je, entre braves gens on s'entend de reste.[9] Allez lui parler, et dépêchons-nous.

Je lui serrai la main en ami, et comme il ne quittait pas la mienne et me regardait avec un air singulier : — Ah[10] çà ! si j'ai un conseil à vous donner, ajoutai-je, c'est de ne pas lui parler de ça. Nous arrangerons la chose sans qu'elle s'y attende, ni vous non plus, soyez tranquille ;[11] ça me regarde.[12]

— Ah ! c'est différent, dit-il, je ne savais pas.... cela vaut mieux, en effet. D'ailleurs, les adieux ! les adieux ! cela affaiblit.

— Oui, oui, lui dis-je, ne soyez pas enfant, ça vaut mieux. Ne l'embrassez pas, mon ami, ne l'embrassez pas, si vous pouvez, ou vous êtes perdu.

Je lui donnai encore une bonne poignée de main,[1] et je le laissai aller. Oh ! c'était dur pour moi, tout cela.

Il me parut qu'il gardait, ma foi, bien le secret : car ils se promenèrent, bras dessus, bras dessous,[2] pendant un quart d'heure, et ils revinrent au bord de l'eau, reprendre la corde et la robe qu'un de mes mousses avait repêchées.

La nuit vint tout à coup. C'était le moment que j'avais résolu de prendre. Mais ce moment a duré pour moi jusqu'au jour où nous sommes,[3] et je le traînerai toute ma vie comme un boulet.

Ici le vieux Commandant fut forcé de s'arrêter. Je me gardai de parler,[4] de peur de détourner ses idées ; il reprit en se frappant la poitrine :

— Ce moment-là, je vous le dis, je ne peux pas encore le comprendre. Je sentis la colère me prendre aux cheveux,[5] et en même temps je ne sais quoi me faisait obéir et me poussait en avant.[6] J'appelai les officiers et je dis à l'un d'eux :

— Allons, un canot à la mer... puisque à présent nous sommes des bourreaux ! Vous y mettrez cette femme, et vous l'emmènerez au large[7] jusqu'à ce que vous entendiez des coups[8] de fusil ; alors vous reviendrez. — Obéir à un morceau de papier ! car ce n'était que cela enfin ! Il fallait

qu'il y eût quelque chose dans l'air qui me poussât. J'entrevis de loin ce jeune homme... oh! c'était affreux à voir!... s'agenouiller devant sa Laurette, et lui baiser les genoux et les pieds. N'est-ce pas que vous trouvez que j'étais bien malheureux?

Je criai comme un fou: Séparez-les! nous sommes tous des scélérats! — Séparez-les... La pauvre République est un corps mort! Directeurs, Directoire, c'en est la vermine![1] Je quitte la mer! Je ne crains pas tous vos avocats; qu'on leur dise ce que je dis, qu'est-ce que ça me fait?[2] Ah! je me souciais bien d'eux, en effet! J'aurais voulu les tenir, je les aurais fait fusiller[3] tous les cinq, les coquins! Oh! je l'aurais fait; je me souciais de la vie comme de l'eau qui tombe-là, tenez... Je m'en souciais bien!... une vie comme la mienne... Ah bien, oui! pauvre vie... va!...[4]

Et la voix du Commandant s'éteignit peu à peu[5] et devint aussi incertaine que ses paroles; et il marcha en se mordant les lèvres et en fronçant le sourcil dans une distraction[6] terrible et farouche. Il avait de petits mouvements convulsifs et donnait à son mulet des coups du fourreau de son épée, comme s'il eût voulu le tuer. Ce qui m'étonna, ce fut de voir la peau jaune de sa figure devenir d'un rouge foncé. Il défit et entr'ouvrit violemment[7] son habit sur la poitrine, la découvrant au vent et à la pluie. Nous continuâmes ainsi à marcher dans un grand silence. Je vis bien qu'il ne parlerait plus de lui-même,[8] et qu'il fallait me résoudre à questionner.

— Je comprends bien, lui dis-je, comme s'il eût fini son histoire, qu'après une aventure aussi cruelle on prenne son métier en horreur.[9]

— Oh ! le métier ; êtes-vous fou ? me dit-il brusquement, ce n'est pas le métier ! Jamais le capitaine d'un bâtiment ne sera obligé d'être un bourreau, sinon quand[1] viendront des gouvernements d'assassins et de voleurs, qui profiteront de l'habitude qu'a un pauvre homme d'obéir aveuglément,[2] d'obéir toujours, d'obéir comme une malheureuse mécanique,[3] malgré son cœur.

En même temps il tira de sa poche un mouchoir rouge dans lequel il se mit à pleurer comme un enfant. Je m'arrêtai un moment comme pour arranger mon étrier,[4] et, restant derrière la charrette, je marchai quelque temps à la suite, sentant qu'il serait humilié si je voyais trop clairement ses larmes abondantes.

J'avais deviné juste, car au bout[5] d'un quart d'heure environ, il vint aussi derrière son pauvre équipage,[6] et me demanda si je n'avais pas de rasoirs dans mon porte-manteau ; à quoi je lui répondis simplement que, n'ayant pas encore de barbe, cela m'était fort inutile. Mais il n'y tenait[7] pas, c'était pour parler d'autre chose. Je m'aperçus cependant avec plaisir qu'il revenait à son histoire, car il me dit tout à coup :

— Vous n'avez jamais vu de vaisseau de[8] votre vie, n'est-ce pas ?

— Je n'en ai vu,[9] dis-je, qu'au Panorama de Paris, et je ne me fie pas beaucoup à la science maritime que j'en ai tirée.

— Vous ne savez pas, par conséquent, ce que c'est que le bossoir ?

— Je ne m'en doute pas,[10] dis-je.

— C'est une espèce de terrasse de poutres qui sort de l'avant du navire, et d'où l'on jette l'ancre en mer. Quand on fusille un homme, on le fait placer là ordinairement,[11] ajouta-t-il plus bas.

— Ah ! je comprends, parce qu'il tombe de là dans la mer.

Il ne répondit pas, et se mit à décrire toutes les sortes de canots que peut porter un brick, et leur position dans le bâtiment ; et puis, sans ordre dans ses idées, il continua son récit avec cet air affecté d'insouciance[1] que de longs services donnent infailliblement, parce qu'il faut montrer à ses inférieurs le mépris du danger, le mépris des hommes, le mépris de la vie, le mépris de la mort et le mépris de soi-même ;[2] et tout cela cache, sous une dure enveloppe,[3] presque toujours une sensibilité profonde. — La dureté de l'homme de guerre est comme un masque de fer sur un noble visage, comme un cachot de pierre qui renferme un prisonnier royal.

— Ces embarcations tiennent six hommes, reprit-il. Ils s'y jetèrent et emportèrent Laure avec eux, sans qu'elle eût le temps[4] de crier et de parler. Oh ! voici une chose dont aucun honnête homme ne peut se consoler quand il en est cause. On a beau dire,[5] on n'oublie pas une chose pareille ! ... Ah ! quel temps il fait ![6] — Quel diable m'a poussé à raconter ça ! Quand je raconte cela, je ne peux plus m'arrêter, c'est fini. C'est une histoire qui me grise[7] comme le vin de Jurançon.[8] — Ah ! quel temps il fait ! — Mon manteau est traversé.

Je vous parlais, je crois, encore de cette petite Laurette ! — La pauvre femme ! — Qu'il y a des gens maladroits dans le monde ![9] l'officier fut assez sot pour conduire le canot en avant du brick. Après cela, il est vrai de dire qu'on ne peut pas tout prévoir. Moi je comptais sur la nuit pour cacher l'affaire, et je ne pensais pas[10] à la lumière des douze fusils

faisant feu à la fois. Et, ma foi ! du canot elle vit son mari tomber à la mer, fusillé.

S'il y a un Dieu là-haut, il sait comment arriva ce que je vais vous dire ; moi je ne le sais pas, mais on l'a vu et entendu comme je vous vois et vous entends. Au moment du feu,[1] elle porta la main à sa tête comme si une balle l'avait frappée au front,[2] et s'assit dans le canot sans s'évanouir, sans crier, sans parler, et revint au brick quand on voulut et comme on voulut. J'allai à elle, je lui parlai longtemps et le mieux que je pus. Elle avait l'air de m'écouter et me regardait en face en se frottant le front.[3] Elle ne comprenait pas, et elle avait le front rouge et le visage tout pâle. Elle tremblait de tous ses membres comme ayant peur de tout le monde. Ça lui est resté.[4] Elle est encore de même,[5] la pauvre petite ! idiote, ou comme imbécile, ou folle, comme vous voudrez. Jamais on n'en a tiré une parole, si ce n'est quand elle dit qu'on lui ôte[6] ce qu'elle a dans la tête.

De ce moment-là je devins aussi triste qu'elle, et je sentis quelque chose en moi qui me disait : *Reste devant elle jusqu'à la fin de tes jours, et garde-la ;*[7] je l'ai fait. Quand je revins en France, je demandai à passer avec mon grade dans les troupes de terre, ayant pris la mer en haine parce que j'y avais jeté du sang innocent. Je cherchai la famille de Laure. Sa mère était morte. Ses sœurs, à qui je la conduisais folle, n'en voulurent[8] pas, et m'offrirent de la mettre à Charenton.[9] Je leur tournai le dos, et je la garde avec moi.

— Ah ! mon Dieu ! si vous voulez la voir, mon camarade, il ne tient qu'à[10] vous. — Serait-elle[11] là dedans ? lui dis-je. — Certainement ! tenez ! attendez. Hô ! hô ! la mule...

CHAPITRE TROISIEME.

COMMENT JE CONTINUAI MA ROUTE.

ET il arrêta son pauvre mulet, qui me parut charmé que j'eusse fait cette question. En même temps il souleva la toile cirée[1] de sa petite charrette, comme pour arranger la paille qui la remplissait presque, et je vis quelque chose de bien douloureux.[2] Je vis deux yeux bleus, démesurés de grandeur,[3] admirables de forme, sortant d'une tête pâle, amaigrie et longue, inondée de cheveux blonds tout plats.[4] Je ne vis, en vérité, que ces deux yeux, qui étaient tout dans cette pauvre femme, car le reste était mort. Son front était rouge; ses joues creuses et blanches avaient des pommettes bleuâtres; elle était accroupie au milieu de la paille[5] si bien qu'on en voyait à peine sortir ses deux genoux, sur lesquels elle jouait aux dominos toute seule. Elle nous regarda un moment, trembla longtemps, me sourit un peu, et se remit à jouer. Il me parut qu'elle s'appliquait à comprendre[6] comment sa main droite battrait sa main gauche.

— Voyez-vous, il y a un mois qu'elle joue cette partie-là,[7] me dit le Chef de bataillon; demain, ce sera peut-être un autre jeu[8] qui durera longtemps. C'est drôle, hein?

En même temps il se mit à replacer la toile cirée de son shako, que la pluie avait un peu dérangée.

— Pauvre Laurette! dis-je, tu as perdu pour toujours, va!

J'approchai mon cheval de la charrette, et je lui tendis la main; elle me donna la sienne machinalement et en souriant avec beaucoup de douceur. Je remarquai avec étonne-

ment qu'elle avait à ses longs doigts deux bagues de diamants; je pensai que c'étaient[1] encore les bagues de sa mère, et je me demandai comment la misère les avait laissées là. Pour un monde entier je n'en aurais pas fait l'observation au vieux Commandant; mais comme il me suivait des yeux et voyait les miens arrêtés sur les doigts de Laure, il me dit avec un certain air d'orgueil:

— Ce sont d'assez gros diamants, n'est-ce pas?[2] Ils pourraient avoir leur prix dans l'occasion, mais je n'ai pas voulu qu'elle s'en séparât,[3] la pauvre enfant. Quand on y touche, elle pleure, elle ne les quitte pas. Du reste, elle ne se plaint jamais, et elle peut coudre de temps en temps. J'ai tenu parole à son pauvre petit mari, et, en vérité, je ne m'en repens pas. Je ne l'ai jamais quittée, et j'ai dit partout que c'était ma fille qui était folle. On a respecté ça. A l'armée tout s'arrange mieux qu'on ne le croit à Paris, allez! — Elle a fait toutes les guerres de l'Empereur avec moi, et je l'ai toujours tirée d'affaire.[4] Je la tenais toujours chaudement. Avec de la paille et une petite voiture, ce n'est jamais impossible. Elle avait une tenue assez soignée,[5] et moi, étant chef de bataillon, avec une bonne paye, ma pension de la Légion d'honneur et le mois Napoléon,[6] dont la solde était double, dans le temps, j'étais tout à fait au courant de mon affaire,[7] et elle ne me gênait pas. Au contraire, ses enfantillages faisaient rire quelquefois les officiers du 7e léger.

Alors il s'approcha d'elle et lui frappa sur l'épaule, comme il eût fait à son petit mulet.

— Eh bien, ma fille! dis donc, parle donc un peu au lieutenant qui est là: voyons, un petit signe de tête.

Elle se remit à ses dominos.

— Oh! dit-il, c'est qu'elle est un peu farouche aujourd'hui, parce qu'il pleut. Cependant elle ne s'enrhume jamais

Les fous, ça n'est jamais malade,[1] c'est commode de ce côté-là. A la Bérésina[2] et dans toute la retraite de Moscou, elle allait nu-tête.[3] — Allons, ma fille, joue toujours, va, ne t'inquiète[4] pas de nous ; fais ta volonté, va, Laurette.

Elle lui prit la main qu'il appuyait sur son épaule, une grosse main noire et ridée ; elle la porta timidement à ses lèvres et la baisa comme une pauvre esclave. Je me sentis le cœur serré par ce baiser,[5] et je tournai bride violemment.

— Voulons-nous continuer notre marche, Commandant? lui dis-je ; la nuit viendra avant que nous soyons à Béthune.[6]

Le Commandant racla soigneusement avec le bout de son sabre la boue jaune qui chargeait ses bottes ; ensuite il monta sur le marchepied de la charrette, ramena sur la tête de Laure le capuchon de drap d'un petit manteau qu'elle avait. Il ôta sa cravate de soie noire et la mit autour du cou de sa fille adoptive ; après quoi il donna le coup de pied au mulet, fit son mouvement d'épaule et dit : — En route, mauvaise troupe ![7] — Et nous repartîmes.

La pluie tombait toujours tristement ; le ciel gris et la terre grise s'étendaient sans fin ; une sorte de lumière terne,[8] un pâle soleil, tout mouillé, s'abaissait derrière de grands moulins qui ne tournaient pas. Nous retombâmes dans un grand silence.

Je regardais mon vieux Commandant ; il marchait à grands pas, avec une vigueur toujours soutenue, tandis que son mulet n'en pouvait plus[9] et que mon cheval même commençait à baisser la tête. Ce brave homme ôtait de temps à autre son shako pour essuyer son front chauve et quelques cheveux gris de sa tête, ou ses gros sourcils, ou ses moustaches blanches, d'où tombait la pluie. Il ne s'inquiétait pas de l'effet qu'avait pu faire sur moi son récit. Il ne s'était fait ni meilleur ni plus mauvais qu'il n'était.[10] Il n'avait pas

daigné se dessiner. Il ne pensait pas à lui-même, et au bout d'un quart d'heure il entama,[1] sur le même ton, une histoire bien plus longue sur une campagne du maréchal Masséna,[2] où il avait formé son bataillon en carré contre je ne sais quelle cavalerie. Je ne l'écoutai pas, quoiqu'il s'échauffât[3] pour me démontrer la supériorité du fantassin sur le cavalier.

La nuit vint, nous n'allions pas vite. La boue devenait plus épaisse et plus profonde. Rien sur la route et rien au bout. Nous nous arrêtâmes au pied d'un arbre mort, le seul arbre du chemin. Il donna d'abord ses soins à son mulet, comme moi à mon cheval. Ensuite il regarda dans la charrette, comme une mère dans le berceau de son enfant. Je l'entendais qui disait : — Allons, ma fille, mets cette redingote[4] sur tes pieds, et tâche de dormir. — Allons, c'est bien ! elle n'a pas une goutte de pluie. — Ah ! diable ! elle a cassé ma montre, que je lui avais laissée au cou ! — Oh ! ma pauvre montre d'argent ! — Allons, c'est égal :[5] mon enfant, tâche de dormir. Voilà le beau temps qui va venir bientôt. — C'est drôle ! elle a toujours la fièvre ; les folles sont comme ça. Tiens, voilà du chocolat pour toi, mon enfant.

Il appuya la charrette à l'arbre, et nous nous assîmes sous les roues, à l'abri de l'éternelle ondée,[6] partageant un petit pain à lui et un à moi ; mauvais souper.

— Je suis fâché que nous n'ayons que ça, dit-il ; mais ça vaut mieux que du cheval cuit sous la cendre avec de la poudre dessus, en manière de sel, comme on en mangeait en Russie. La pauvre petite femme, il faut bien que je lui donne ce que j'ai de mieux. Vous voyez que je la mets toujours à part ;[7] elle ne peut pas souffrir le voisinage d'un homme depuis l'affaire de la lettre. Je suis vieux, et elle a l'air de croire[8] que je suis son père ; malgré cela, elle m'é-

tranglerait si je voulais l'embrasser seulement sur le front. L'éducation leur laisse toujours quelque chose, à ce qu'il paraît, car je ne l'ai jamais vue oublier[1] de se cacher comme une religieuse. — C'est drôle, hein?

Comme il parlait d'elle de cette manière, nous l'entendîmes soupirer et dire : *Otez ce plomb! ôtez-moi ce plomb!* Je me levai, il me fit rasseoir.[2]

— Restez, restez, me dit-il, ce n'est rien ; elle dit ça toute sa vie, parce qu'elle croit toujours sentir une balle dans sa tête. Ça ne l'empêche pas de faire tout ce qu'on lui dit et cela avec beaucoup de douceur.

Je me tus en l'écoutant avec tristesse. Je me mis à calculer que, de 1797 à 1815, où nous étions, dix-huit années s'étaient ainsi passées pour cet homme. — Je demeurai longtemps en silence à côté de lui, cherchant à me rendre compte[3] de ce caractère et de cette destinée. Ensuite, à propos de rien,[4] je lui donnai une poignée de main pleine d'enthousiasme. Il en fut étonné.

— Vous êtes un digne homme! lui dis-je. Il me répondit :

— Eh! pourquoi donc? Est-ce à cause de cette pauvre femme?... Vous sentez bien, mon enfant, que c'était un devoir. Il y a longtemps que j'ai fait abnégation.

Et il me parla encore de Masséna.

Le lendemain, au jour,[5] nous arrivâmes à Béthune, petite ville laide et fortifiée, où l'on dirait que les remparts, en resserrant leur cercle,[6] ont pressé les maisons l'une sur l'autre. Tout y était en confusion, c'était le moment d'une alerte.[7] Les habitants commençaient à retirer les drapeaux blancs des fenêtres et à coudre les trois couleurs dans leurs maisons. Les tambours battaient la générale ;[8] les trompettes sonnaient *à cheval,*[9] par ordre de M. le duc de Berry.[10]

Les longues charrettes picardes portaient les Cent-Suisses[1] et leurs bagages ; les canons des Gardes-du-Corps courant aux remparts, les voitures des princes, les escadrons des Compagnies-Rouges se formant, encombraient la ville. La vue des Gendarmes du roi et des Mousquetaires me fit oublier mon vieux compagnon de route. Je joignis ma compagnie, et je perdis dans la foule la petite charrette et ses pauvres habitants. A mon grand regret, c'était pour toujours que je les perdais.[2]

Ce fut la première fois de ma vie que je lus au fond d'un vrai cœur de soldat. Cette rencontre me révéla une nature d'homme[3] qui m'était inconnue, et que le pays connaît mal et ne traite pas bien ; je la plaçai dès lors très-haut dans mon estime. J'ai souvent cherché depuis autour de moi quelque homme semblable à celui-là et capable de cette abnégation de soi-même entière et insouciante. Or, durant quatorze années que j'ai vécu dans l'armée,[4] ce n'est qu'en elle, et surtout dans les rangs dédaignés et pauvres de l'infanterie, que j'ai retrouvé ces hommes de caractère antique, poussant le sentiment du devoir jusqu'à ses dernières conséquences, n'ayant ni remords de l'obéissance ni honte de la pauvreté, simples de mœurs et de langage, fiers de la gloire du pays, et insouciants de la leur propre,[5] s'enfermant avec plaisir dans leur obscurité, et partageant avec les malheureux le pain noir qu'ils payent de leur sang.

J'ignorai[6] longtemps ce qu'était devenu ce pauvre chef de bataillon, d'autant plus qu'il ne m'avait pas dit son nom et que je ne le lui avais pas demandé. Un jour cependant, au café, en 1825, je crois, un vieux capitaine d'infanterie de ligne à qui je le décrivis, en attendant la parade, me dit :

— Eh ! pardieu, mon cher, je l'ai connu, le pauvre diable ![7] C'était un brave homme ; il a été *descendu*[8] par un

boulet à Waterloo.[1] Il avait, en effet, laissé aux bagages une espèce de fille folle [2] que nous menâmes à l'hôpital d'Amiens,[3] en allant à l'armée de la Loire, et qui y mourut, furieuse,[4] au bout de trois jours.

— Je le crois bien, dis-je ; elle n'avait plus son père nourricier !

— Ah bah ! *père !* qu'est-ce que vous dites donc ? ajouta-t-il d'un air qu'il voulait rendre fin.[5]

— Je dis qu'on bat le rappel, repris-je en sortant. Et moi aussi, j'ai fait abnégation.

NOTES.

CHAPTER I.

Page 3.—1. Laurette ou le Cachet Rouge, *Laurette or the Letter with the Red Seal.* The word *cachet* recalls to students of French history the *lettres de cachet,* the warrants issued by the King and his Chief of Police (*Lieutenant de Police*), with name in blank to be filled at his pleasure by the person obtaining the order. By a *lettre de cachet* any one could be thrown into prison, and kept there without a trial before a judge. It was a detestable abuse of despotism, and its use was most frequent during the reign of the wretched King Louis XV. **2. Artois.** Name of an old county and province in the northern part of France, of which Arras, renowned for its tapestries and cloth, was the capital. **3. Flandre.** The old province of Flanders, of which a part was acquired by France during the reign of Louis XIV. The greater part of old Flanders is at present in Belgium. Bruges, Ghent, and Ypres were the chief towns in the Middle Ages. Both Artois and Flanders formed part of the possessions of the famous dukes of Burgundy of the house of Valois, of whom Charles the Bold was the last. **4. Mois de mars 1815.** In French, names of days of the week and of months are not written with capital letters. The author is referring here to the flight of Louis XVIII. to Ghent, during the Hundred Days (return of Napoleon from Elba to battle of Waterloo). **5. que je n'ai point oubliée depuis,** *which I have not forgotten since.* Note rule of agreement of past participle conjugated with *avoir.* **6. il pleuvait à verse,** *it was raining*

in torrents. **7. Joconde.** A comic opera by Nicolas Isouard (Nicolo), which was very popular in the beginning of this century; the music is graceful and melodious. Joconde is also a celebrated painting by Leonardo da Vinci; it is the portrait of Mona Lisa, wife of Francesco del Giocondo. The Joconde is in the square parlor at the Louvre, in Paris. **8. La maison du Roi,** *the guards of the King,* called also *gardes du corps.* **9. Louis XVIII.** Formerly count of Provence, brother of Louis XVI. **10. Bonaparte.** The royalists called Napoleon *Bonaparte,* or rather *Buonaparte,* giving him his title of General, but not that of Emperor, as they would seem to do, did they call him *Napoleon.* **11. la flamme tricolore de leurs lances,** *the tricolored pennon of their lances.*

Page 4. — 1. j'entendis résonner le fourreau de fer de mon sabre sur l'étrier, *I heard the sound of the iron scabbard of my sabre striking against my stirrup.* **2. qui pataugeaient dans les ornières,** *that were splashing up the mud in the ruts.* **3. elles étaient hérissées par l'eau,** *the water had made them bristle.* Note agreement with the subject of the verb of past participle conjugated with *être.* **4. Devoir,** *Duty.* The motto of Alfred de Vigny, and the subject of this story, as explained in Introduction. **5. têtes si blondes ou si blanches,** *heads so blonde or so white,* or, more freely, *such young men or such old men.* **6. si cavalièrement risqué,** *risked so lightly.* **7. qu'il ne se peut soustraire à nulle des dettes de l'Honneur,** *that he cannot shirk any of the debts of Honor.* An unusual position of the object pronoun in nineteenth century French, but very common in seventeenth century. We generally say: *il ne peut* se *soustraire.* **8. ce que c'était que,** *what was.* A gallicism.

Page 5. — 1. Je voyais bien ce mystérieux instinct lier, de toutes parts, les peuples en de puissants faisceaux, *I saw, indeed, this mysterious instinct binding the nations, on all sides, into powerful bands.* A difficult sentence, which should be carefully noted. **2. une obéissance clairvoyante et intelligente,** *a clear-sighted and intelligent obedience.* **3. le Destin**

antique! Reference is made here to the terrible Nemesis as exemplified in the dramas of Æschylus and even of Sophocles. **4. en marchant au gré de mon cheval,** *going at the will of my horse.* **5. la raie liquide se délayait dans la terre liquide,** *the liquid line mingled with the liquid earth. Délayer* means literally *to dilute.* **6. un courant de vase et de plâtre,** *a current of mud and plaster.* **7. Lille.** A town in the Département du Nord, celebrated for the heroic defence of Marshal Boufflers in 1708.

Page 6.—1. je gagnai du terrain sur cet objet, *I came nearer that object.* **2. la voiture d'une cantinière,** *a sutler's wagon.* **3. je lui fis faire force de rames,** *I rowed as fast as I could.* **4. je vins à,** *I was able to.* **5. Les roues s'embourbaient jusqu'à l'essieu,** *the wheels sank in the mud to the axletree.* **6. le dos voûté à la manière des vieux officiers d'infanterie qui ont porté le sac,** *stooping like the old infantry officers who have carried the knapsack.* **7. il y en a tant,** *there are so many.* The partitive *en* must be expressed in French, but is omitted in translating into English. **8. sa cocarde blanche,** *his white cockade,* which indicated that he formed part of the royalist troops. **9. un de ces lapins,** *one of those fellows.* The word *lapin* is taken here in a humorous sense. It is often used while speaking of soldiers in this expression: *ce sont de rudes lapins,* they are hard to beat, they are famous soldiers. **10. Voulez-vous boire la goutte?** *Will you take a drink?*

Page 7.—1. dont il semblait tirer assez de vanité, *of which he seemed to be quite proud.* **2. la Légion d'honneur,** *The Legion of Honor,* created by Napoleon, but continued by the Bourbons, at the Restoration. **3. Par exemple,** *but.* **4. la bavarde indiscrétion,** *the prattling* (the garrulous), *indiscretion.* **5. d'exprimer l'eau,** *to pour out the water,* literally, *to press out.* **6. bottes à l'écuyère,** *top-boots.* **7. les jambes trempées,** *my legs dipped;* the article in French, instead of the possessive adjective, as the possession is expressed sufficiently clearly. **8. à vous tenir aux pieds,** *to stick to your feet.* **9. allez,** *I assure you.*

Page 8. — 1. quoique ce chemin-là soit un ruban de queue un peu long, *although that road is a little long.* **2. il se mit à son aise tout à coup,** *he suddenly grew more familiar.* **3. vous êtes un bon enfant,** *you are a good fellow.* The word *enfant* is often used in French, like *garçon*, in the meaning of *fellow* or *man*. One can be *un bon garçon*, and be forty or fifty years old. **4. les Rouges.** The new guards of Louis XVIII. **5. avaient données.** Note agreement of past participle with *préventions*, object of *combien de*. **6. ajouta-t-il.** Observe the so-called euphonic *t*, used indeed for the sound in modern French, but which is nothing but the *t* of the third person singular in Latin. **7. à moi,** emphatic use of pronoun: it is not *my* business. **8. cheval de louage,** *a hired horse. Cheval de maître*, a horse owned by a private individual. **9. comme il ne venait pas un mot,** *as I did not say a word*, or with the impersonal *il* literally translated: *as there came not a word.* **10. par exemple,** *indeed.* Exclamations are to be translated according to the meaning of the sentence.

Page 9. — 1. et il donna ce coup d'épaule que, *and he shrugged his shoulders in a way which.* **2. ce coup d'épaule,** *that shrug.* **3. devient un tic,** *becomes a nervous habit.*

CHAPTER II.

Page 9. — 4. Brest. An important sea-port in Brittany, France, Département du Finistère. **5. j'ai commencé par être enfant de troupe,** *I was in the army from my childhood.* By *enfant de troupe* is meant the son of a soldier who follows the army with his father. **6. ma demi-ration,** *my half ration. Demi* placed before the noun is invariable; placed after it, it agrees in gender only: *deux rations et demie.* **7. demi-prêt,** *half pay.* **8. j'aimais la mer,** *I loved the sea*, I used to love the sea. Let the student be careful with regard to the use of the *imperfect* and of the *preterite.* In the *imperfect*, reference

is made to time during which the thing takes place, while in the *preterite*, the fact is stated without reference to what was taking place at the time, or to what the narrator felt. *J'aimais la mer, I used to love the sea*, but... **9. je me cachai à fond de cale,** *I hid in the hold*, merely states the fact of his hiding, without reference to contemporaneous or customary action. **10. mousse,** *sailor boy*. **11. la Révolution.** The Revolution really began with the meeting at Versailles, May 5, 1789, of the States-General, which had not met since the year 1614. **12. j'avais fait du chemin,** *I had made good progress*. **13. ayant écumé la mer quinze ans,** *having been a sea rover for fifteen years*.

Page 10. — 1. le Marat. *Marat*, the most contemptible of the men of the Revolution, killed by Charlotte Corday. **2. 28 fructidor 1797,** *September* 14, 1797. During the French Revolution the Gregorian calendar was replaced by the Republican calendar. The year began on the 22d of September, and was divided into twelve months of thirty days. Autumn: *vendémiaire, brumaire, frimaire*. Winter: *nivôse, pluviôse, ventôse*. Spring: *germinal, floréal, prairial*. Summer: *messidor, thermidor, fructidor*. These pretty and poetical names had been proposed by Fabre d'Eglantine, author of a celebrated comedy, "le Philinte de Molière." The republican month was divided into three *décades* or periods of ten days (*primidi, duodi, tridi*, etc.). Five days devoted to national festivals were added, to complete the year, to the 360 regular days. The Republican calendar was abolished January 1, 1806. **3. Cayenne.** In French Guyana, where, for many years, the prisoners, principally for political motives, were transported. On account of the unhealthy climate of Cayenne, New Caledonia is now preferred. **4. un déporté,** *a prisoner*. One condemned to transportation to a penal colony. **5. J'avais ordre de traiter cet individu avec ménagement,** *I had received orders to have some regard for this individual*. **6. Directoire.** *The Directory*. The form of government which succeeded the Convention, the last of the three great Assemblies of the Revolution. There were five Directors, from fear of the despotism of one man, but this divi-

sion of the executive power led to anarchy and weakness, and Bonaparte overthrew the Directory with hardly any resistance, on his return from Egypt (18 *Brumaire*), November 9, 1799. 7. **la ligne,** *the equator.* 8. **fermée de si près,** *so well closed.* 9. **Vous avez tout au plus seize ans,** *you are hardly sixteen years old.* 10. **Le bâtiment peut rouler tant qu'il veut sans rien déranger,** *the ship may roll as much as she pleases, without disturbing anything.* The word *bâtiment* signifies also a building. 11. **Mon parquet était ciré et frotté comme de l'acajou,** *my floor was waxed, and wiped as clean as if it were mahogany.*

Page 11. — 1. On s'y amusait souvent d'une fière façon, *there was often great amusement on board.* We must consider *une fière façon* as an adverbial phrase equivalent to *very much, highly.* 2. **Lui me dit,** *said to me.* Note the emphatic use of *lui, moi, toi,* as subjects in modern French. In Old French, the nominatives, *il, je, tu,* were always used. 3. **n'auraient fait,** *would have done.* The *ne* has no negative meaning. 4. **vous allez le voir,** *you will see.* The *le* does not refer to the man, but to a whole clause understood: *how he acted. Le,* used instead of an adjective or a clause, is the only true neuter which is left in the French language. 5. **Ça me faisait plaisir à voir, moi,** *it pleased me to see that. Ça* for *cela* is used only in familiar style. The whole sentence is idiomatic. 6. **c'est gentil à vous,** *it is nice on your part.* 7. **madame,** *the lady.* The French use *monsieur, madame, mademoiselle* for politeness, without the name of the person. Such expressions are rendered in English: the *gentleman,* the *lady,* the *young lady.* **cette grande coquine de lettre,** *that large letter.* The word *coquine* does not mean here *rascal* or *rogue,* but is merely used as a superlative to emphasize the adjective *grande.* 9. **Ça faisait vraiment de bons petits enfants,** *they were indeed good little children. Faire* is used in many idiomatic expressions ; compare the above sentence with *il faisait l enfant,* he acted like a child, he played the part of a child, *il faisait le fou,* he pretended to be crazy. 10. **je vous**

ferai gronder par votre mari, allez, *I shall have you scolded by your husband. Allez* may be left untranslated, as it merely gives more strength to the expression. We may render it by *surely*, or *you may depend upon it.* **11. et la connaissance se fit comme ça,** *and that is the way we became acquainted. Comme ça*, in that way.

Page 12. — **1. fait exprès,** *as if prepared expressly for me.* **2. comme s'ils ne s'étaient jamais vus,** *as if they had never seen one another. Vus*, past participle of reflexive verb agrees with direct object *se* preceding. **3. je me mettais à rire,** *I began to laugh. Se mettre* means also *to place, to put. Mettez-vous là*, place yourself there. It means also to dress: *il se met bien*, he dresses well. **4. trois imbéciles,** *three fools. Il est fou, he is crazy*, not *he is a fool*, as students are inclined to say. **5. plaisant,** *amusing.* The English word *pleasant* is *agréable.* Note the use of the imperfect to indicate customary action. **6. alertes et contents,** *lively and contented.* **7. moi, passeur d'eau,** *I, a ferryman;* referring to his having merely to cross them over the Ocean, after which he would not see them again. **8. J'avais fini par les regarder comme mes enfants,** *I considered them*, or *I had begun to consider them as my children.* **9. à faire mon point,** *to take the reckoning of the latitude and longitude.* **10. tout interdit,** *quite amazed.* **11. baril,** pronounced *bari*, like *fusil* and *gentil.*

Page 13. — **1. qu'il ne vous en faut,** *than you need.* **2. joliment,** *very.* **3. une vieille peau de loup desséchée au soleil,** *an old wolf's skin dried in the sun.* **4. qu'un sabot,** *only a wooden shoe.* **5. j'ai amassé une bonne pacotille de contrebande assez honnête,** *I have gathered, in a tolerably honest way, a good pack of smuggled goods.* **6. tourner l'œil,** *to die.* **7. Ils restèrent tout ébahis à se regarder,** *they looked at one another very much surprised.* Observe the rule of *tout:* placed before a noun it is an adjective, and agrees. Placed before an adjective or an adverb it is an adverb and remains invariable; but when the adjective begins with a consonant or pronounced *h*, *tout* agrees with the noun modified by the ad-

jective if the noun is of the feminine gender; viz., *toute rouge*, as in page 13, line 8. **8. ses grands cheveux blonds s'en allèrent sur son épaule,** *her long blonde hair fell loose on her shoulder.* **9. son chignon,** *her twist*, the hair tied in a knot. **10. comme un câble qui se déroule tout à coup,** *like a cable which is unrolled suddenly.* **11. ça vous va-t-il?** *Does that suit you?*

Page 14. — 1. que j'en ai fait bien d'autres que vous, *that I have done many worse things than you.* **2. Par exemple,** *but.* **3. je ne vous lâcherai pas,** *I shall not let you go.* **4. il ne faut pas vous y attendre,** *you must not expect it.* When a pronoun expressed or understood is the real subject with impersonal verb *falloir*, the use of the infinitive is preferred to that of the subjunctive. The subjunctive form would be: *il ne faut pas que vous vous y attendiez.* If a noun, such as *homme*, were used as subject, instead of *vous*, the infinitive construction would not be correct. **5. comme cela se faisait encore à l'époque,** *as was still the fashion at that time.* **6. parce que,** *because.* Written in three words, *par ce que*, it means *by that which* (*by what*). **7. ça ne me va pas, à moi,** *I do not like that.* **8. Allons! allons! ça s'éclaircira par la suite,** *Well, well, things will clear up in the end.* **9. le visage tout en feu,** *her face very red.* **10. vous autres,** not to be translated in English, used to render *vous* emphatic in *vous n'y pensez pas.*

Page 15. — 1. Pardieu! often written *parbleu* for euphemism, as *morbleu* for *mordieu*, and *diantre* for *diable.* These are mere exclamations which may be translated by *indeed, Heavens*, or *the deuce.* **2. Ah! par exemple, voilà, une belle affaire!** *Ah! indeed, that is a fine thing.* **3. il ne me resterait plus qu'à me jeter à l'eau,** *I should be obliged to throw myself overboard.* **4. que nous en avions encore pour une semaine au moins,** *that we had still at least a week before us.* **5. Allons, je suis au courant cette fois-ci encore,** *Well, I am all right again this time.* **6. qui glissait par la claire-voie,** *which slipped in through the lattice.* **7. au billet de faire part d'un**

mariage, *a wedding card.* **8. Ils se sauvèrent,** *they ran away.* Not taken in the ordinary meaning of saving one's self. **9. comme si ses yeux rouges avaient attaché les miens, en les humant comme font des yeux de serpent,** *as if its red eyes had fastened mine by charming them, as do the eyes of a snake.*

Page 16. — 1. la chienne de lettre, *the accursed letter.* **2. à la hauteur.** *in the latitude.* **3. Le Marat filait, vent en poupe, ses dix nœuds, sans se gêner,** *The Marat was running before the wind her ten knots without any trouble.* **4. j'aie vue,** the subjunctive, governed by the superlative *la plus belle.* **5. comme une nappe de neige couverte de petits diamants,** *like a sheet of snow covered with small diamonds.* **6. L'officier de quart,** *the officer on duty.* **7. Je me serais bien mis en colère tout de suite,** *I felt like getting angry at the very moment.* **8. avant de me fâcher,** *before getting angry.* Note the difference in meaning between *fâcher contre,* to be angry with, and the expression, *je suis fâché de cela,* I am sorry for that. **9. le grand panneau,** *the large scuttle.* **10. avec l'air d'aller en paradis,** *as if she was going to paradise.*

Page 17. — 1. Au fait, pour un homme c'est singulier, *indeed, for a man, it is strange.* The old soldier of the Revolution found it strange to see a man make the sign of the cross, for we must remember that the ceremonies of the Christian religion had been abolished by the Convention, and that there had been the worship of the goddess Reason and of Robespierre's Supreme Being. The spirit of scepticism brought about chiefly by the influence of Voltaire and the Encyclopedists had full sway at the time of the Directory, and very few persons, especially men, had any religion at all. It was Bonaparte who reestablished in France the Catholic church, by his *Concordat,* in 1801, with Pope Pius VII. **2. où il la jeta sans rien dire,** *in which he placed her without saying anything.* The word *rien* is very curious in its transformation from the affirmative *rem* in Latin to the negative meaning in French. *Rien* meaning *a thing* is often found in Old French. In *Roman de la*

Rose of Guillaume de Lorris, line 9, we see: *El tens ou tote riens s'esgaie* (*tote riens* for *toute chose*). In Molière (École des Femmes, Act II., Scene II) we see *rien* negative and positive: *On ne donne rien pour rien.* **3. Il faisait une chaleur étouffante,** *the heat was stifling.* *Faire* is used to indicate the weather: *faire chaud, faire froid, faire du tonnerre, faire des éclairs, faire de la grêle, faire de la pluie, faire de la neige, faire de la poussière.* **4 n'avez-vous pas sommeil? Il est bien tard, sais-tu?** *Are you not sleepy? It is very late, do you know it?* The use of *vous* and *tu* is here very pretty. The young wife began by calling her husband *vous*, through respect and as was usual in polite society; then she used the more familiar and affectionate *tu*. **5. à mesure que,** *as.* **6. je ne puis m'empêcher de devenir,** *I cannot help becoming.* *Pas* omitted generally when an infinitive follows *pouvoir, savoir, oser* and *cesser.* **7. Je ne sais pourquoi,** *I know not why.* More elegant than *je ne sais pas pourquoi.* **8. il me paraît,** *it seems to me.* Note the circumflex accent in verbs in *aître* and *oître*, when the *i* of the root is followed by *t*. **9. en joignant les mains,** *pressing his hands together.* **10. cela m'afflige beaucoup,** *that pains me very much.* **11. je t'aie moins aimé?** *I have loved you less?* The subjunctive in French, on account of the question *crois-tu?* **12. N'est-on pas une femme,** *Is not one a woman.* It is interesting to note the use of *on* from *homo*, in connection with the word *femme.* The original meaning of the Latin has nearly disappeared, as is the case with *rien*, mentioned above.

Page 18. — 1. N'ont-elles pas dit que je ne faisais là rien de surprenant? *Did they not say that I was doing nothing wonderful?* **2. que je regrette rien,** *that I regret anything.* **3. Bonne petite femme, va!** *What a good little woman!* **4. si nous avions retardé de quatre jours notre mariage,** *if we had delayed our marriage four days.* **5. et lui dit une quantité de petites choses de femme,** *and said to him many womanly little things.* **6. pour lui essuyer les yeux,**

to dry his eyes. Essuyer ses yeux would be ambiguous, and might mean *her* eyes as well as *his*. **7. Paul et Virginie,** referring to Bernardin de Saint Pierre's charming story published in 1788. **8. Nous nous ferons une petite case pour nous deux,** *We shall build ourselves a little hut.* **9. tiens, regarde mes bras,** *see, look at my arms. Tiens* is to be translated according to the meaning of the sentence, or may be omitted entirely. **10. où il faille des brodeuses,** *where embroiderers are needed. Faille*, subjunctive present of *falloir*.

Page 19. — 1. fut si désespéré, *was in such despair.* **2. c'est le métier d'un fou,** *it is the profession of a madman.* **3. cinq ou six pauvres idées assez médiocres,** *five or six poor ideas of little importance.* **4. Moi, encore passe,** *as to me, it does not matter.* **5. d'être bonne à ce point, de,** *to be so good as.* **6 seize cents lieues,** *sixteen hundred leagues. Vingt* and *cent* preceded by a number, and not followed by one, are variable, except when they are used for an ordinal number: *l'an quatre-vingt, l'an huit cent.* **7. un louis tout seul,** *a single louis.* The *louis* was a gold coin worth formerly twenty-four *livres* or *francs*. It was first struck during the reign of Louis XIII. **8. un écu.** A silver coin worth formerly three *livres* (*francs*). There was also *l'écu de six livres.* **9. en faisant claquer ses petits doigts blancs comme des castagnettes,** *rattling her little white fingers like castanets.*

Page 20. — 1. le bonhomme de capitaine, *the old captain.* A friendly meaning is attached to the expression here. **2. mais ne t'en veut pas,** *but has no ill feelings against you.* **3. de ce qu'elle avait peut-être deviné juste sur la lettre cachetée,** *that she had perhaps guessed correctly about the sealed letter.* **4. dites donc,** *say.* Let the pupil remember that *redire* is the only compound of *dire* which takes *tes* in present indicative and imperative; the other compounds take *sez*, except *maudire*, which takes *maudissez.* **5. en jasant tout bas dans l'ombre comme des écoliers,** *chattering in a low voice in the dark like*

school-children. The word *écolier* should not be taken for *scholar* in the meaning of *learned*, for instance, "a great French scholar" is not *un grand écolier français.* The expression has to be rendered in a different way: *Il sait parfaitement le français.* **6. larges comme de petites lunes,** *as wide as little moons.* **7. et j'en étais tout ragaillardi,** *and I was very much cheered up by the thought.* **8. s'était ravisé,** *had changed his mind.*

Page 21.—1. Elle avait une autre figure, *It had another face*, or more freely: *it appeared different.* **2. je remis mon habit dessus, elle m'ennuyait,** *I again put my coat upon it, it was annoying me.* This sentence offers a good example of the use of the preterite and of the imperfect. **3. je ne dors jamais que d'un œil, comme on dit,** *I always sleep with one eye open, so to say.* **4. je mis le nez sur le pont,** *I mounted on deck.* **5. collées aux mâts,** *clinging to the masts.* **6. en regardant de travers du côté de la lettre,** *casting an angry glance at the letter.* **7. il fallait bien en venir là,** *it had to be done.* **8. C'est par trop fort,** *that is really too foolish.*

Page 22.—1. Mes jambes flageolaient un peu sous moi, *my legs trembled a little.* **2. je me faisais pitié à moi-même d'être si bête que cela,** *I was an object of pity to myself for being so foolish.* **3. prendre l'air,** *to breathe some fresh air.* **4. des grappes de raisin,** *bunches of grapes.* **5. il la regardait,** *he was looking at her.* Give full force of the imperfect. **6. le gaillard d'arrière,** *the quarter-deck.* **7. il y avait de quoi pâlir,** *there was good cause for being pale.* **8. Ah ça!** *Here now.*

Page 23.—1. ces chiens d'avocats qui sont là comme cinq morceaux de roi, *those accursed lawyers who are there like five pieces of a king.* (Referring to the five Directors.) **2. pas grand'chose, allez,** *not much, I assure you.* The apostrophe in *grand'chose, grand'mère, grand'messe*, etc., is incorrect in modern French, with regard to etymology. *Grand*, coming from Latin *grandis*, which had the same form in the masculine and the feminine, was not written *grande* in Old French with a feminine noun, but *grand.* The grammarians of

the 16th century, thinking that *e* was omitted in *grandmère*, etc., placed an apostrophe to represent a letter which had never existed. **3. si,** *yes.* **4. même pas trop bons,** *even not very good. Même* is an adverb and modifies *bons*, and not *couplets*. **5. la Force.** A prison in Paris, with a gloomy celebrity during the Reign of Terror. **6. des camarades bien susceptibles,** *very sensitive fellows.* **7. faisant une assez bonne contenance pour un jeune homme de dix-neuf ans,** *showing considerable courage in a young man of nineteen years.* **8. faire votre affaire,** *to have you executed.* **9. vous avez beau être un bon enfant,** *although you are a good young man.* **10. l'arrêt de mort est là en règle,** *the death-warrant is there, in due form.* **11. je serais désolé,** *I should be very sorry.*

Page 24. — 1. à mon sens, *in my opinion.* **2. elle ne reviendra pas de ce coup-là,** *she will not recover from that blow.* **3. Mon brave capitaine,** *my good captain.* **4. mais qu'y pouvez-vous?** *but what can you do in the matter?* **5. elle a souvent la poitrine affectée jusqu'à s'évanouir plusieurs fois par jour,** *she often suffers so much from her chest that she swoons several times in a day.* **6. il le faudra bien,** *it will have to be done.* **7. par trop tendre,** *a little too tender.* **8. je n'y tenais plus,** *I could stand it no longer.* **9. on s'entend de reste,** *it is easy to understand one another.* **10. Ah ça!** *now.* **11. soyez tranquille,** *you may depend upon it.* **12. ça me regarde,** *that is my business.*

Page 25. — 1. une bonne poignée de main, *a good shake of the hand.* **2. bras dessus, bras dessous,** *arm in arm.* **3. jusqu'au jour où nous sommes,** *to the present day.* **4. je me gardai de parler,** *I took care not to speak.* Notice negative meaning in English of *se garder.* **5. Je sentis la colère me prendre aux cheveux,** *I felt angry* (*I felt anger taking hold of my hair*). **6. et me poussait en avant,** *and was urging me on.* **7. vous l'emmènerez au large,** *you will take her far from the ship* (*au large,* at a distance). **8. des coups de fusil,** *the firing of guns.*

Page 26. — 1. Directeurs, Directoire, c'en est la vermine!

Directors, Directory, they are its vermin (of the Republic). **2. qu'est-ce que ça me fait?** *what do I care for that?* **3 je les aurais fait fusiller,** *I would have had them shot. Fait* followed by an infinitive is considered as an auxiliary and is always invariable. **4. pauvre vie . . . va!** *poor life . . . indeed.* **5. s'éteignit peu à peu,** *died out little by little.* **6. une distraction terrible et farouche,** *a terrible and wild abstraction.* **7. Il défit et entr'ouvrit violemment son habit,** *he unbuttoned and opened his coat violently.* **8. de lui-même,** *of his own accord.* **9. on prenne son métier en horreur,** *one should have a horror for one's profession.*

Page 27. — **1. sinon quand,** *unless when.* **2. aveuglément,** *blindly. Aveuglement,* blindness. **3. une malheureuse mécanique,** *an unfortunate machine.* **4. comme pour arranger mon étrier,** *as if to fix my stirrup.* **5. au bout de,** *after.* **6. son pauvre équipage,** *his poor equipage.* The expression his poor *turn-out* would perhaps be more accurate. *Equipage,* in French, means also the crew of a ship, and in Louisiana, in a local and special meaning, it designates that part of the sugar-house where are the kettles for boiling the juice of the cane. **7. il n'y tenait pas,** *he did not care for it.* **8. de votre vie,** *in your life.* **9. je n'en ai vu que,** *I have only seen some.* Note that past participle with *en,* indirect object, is invariable, in spite of partitive meaning of *en.* **10. Je ne m'en doute pas,** *I have not the slightest idea.* **11. on le fait placer là ordinairement,** *he is generally placed there.*

Page 28. — **1. cet air affecté d'insouciance,** *that assumed air of unconcern.* **2. le mépris de soi-même,** *contempt for one's self.* **3. sous une dure enveloppe,** *under a rude exterior.* **4. sans qu'elle eût eu le temps,** *before she had the time.* **5. on a beau dire,** *it is in vain to say so.* **6. quel temps il fait!** *what weather!* **7. qui me grise,** *which intoxicates me.* **8. Jurançon,** a village in the Département des Basses Pyrénées, not far from Pau. It is noted for its excellent wine. **9. Qu'il y a des gens maladroits dans le monde!** *what awkward people there are in the world!* **10. je ne pensais pas à,** *I did not*

think of. Penser à, to think of; *penser de,* to have an opinion of some one or something.

Page 29. — 1. Au moment du feu, *the moment they fired.* **2. au front,** *in the forehead.* **3. en se frottant le front,** *rubbing her forehead.* **4. Ça lui est resté,** *she remained in that condition.* **5. de même,** *the same.* **6. si ce n'est quand elle dit qu'on lui ôte,** *except when she says to take away.* **7. et garde-la,** *and protect her.* **8. n'en voulurent pas,** *refused to take her.* **9. Charenton,** or Charenton-St.-Maurice, on the Marne, where is a celebrated insane asylum, founded in 1741. **10. il ne tient qu'à vous,** *it depends only upon you,* or *you are at liberty to do so.* **11. Serait-elle là dedans?** *Is she in there?* The conditional expresses here a doubt: *Is it possible that she is in there?*

CHAPTER III.

Page 30. — 1. la toile cirée, *the oil-cloth.* **2. quelque chose de bien douloureux,** *something very sad. Quelque chose* is of masculine gender, when it signifies *anything,* and of feminine gender when it signifies *whatever may be the thing;* as, *quelque chose qu'il m'ait dite.* **3. démesurés de grandeur,** *immoderately large.* **4. inondée de cheveux blonds tout plats,** *covered with straight blonde hair.* **5. elle était accroupie au milieu de la paille,** *she was crouching in the midst of the straw.* **6. qu'elle s'appliquait à comprendre,** *that she was endeavoring to understand.* **7. cette partie-là,** *that game.* **8. un autre jeu,** *another kind of game.*

Page 31. — 1. c'étaient encore les bagues, *they were the rings.* Note the rule of agreement of verb *être* preceded by *ce;* it takes the plural only when real subject is of third person plural: *ce* sont *eux, ce* sont *nos parents,* but c'est *nous,* c'est *vous,* c'est *mon père et ma mère.* **2. Ce sont d'assez gros diamants, n'est-ce pas,** *They are very large diamonds, are they not? Assez* is not taken in the ordinary meaning of *enough,* being used rather for emphasis. **3. je n'ai pas voulu qu'elle s'en séparât.** Let the

student be very careful about the correlation of tenses. The imperfect subjunctive is used here after the perfect of the indicative, and would have been required after any other past tense of the indicative, and after the conditional. **4. je l'ai toujours tirée d'affaire,** *I always managed to keep her out of danger.* **5. Elle avait une tenue assez soignée,** *she dressed and behaved very properly.* **6. le mois Napoléon,** *the month of August.* Napoleon was born August 15, 1769. **7. j'étais tout à fait au courant de mon affaire,** *I got along very well.*

Page 32. — **1. ça n'est jamais malade,** *they are never sick.* **2. A la Bérésina.** One of the most dreadful events in history: During Napoleon's retreat from Moscow in 1812, the Grand Army attempted to cross the Beresina river. The Russians advancing before the crossing was accomplished, the bridge had to be blown up, and thousands of men, with a number of women and children, perished in the frozen river, or fell into the hands of the savage Cossacks. **3. nu-tête,** *bareheaded.* **Nu,** placed before the noun, is invariable, but, after the noun, it agrees with it in gender and number. **4. ne t'inquiète pas de nous,** *do not pay attention to us.* **5. Je me sentis le cœur serré par ce baiser,** *that kiss made me feel very sad.* **6. Béthune.** A town in the northwestern part of France (*Département du Pas-de-Calais*). Maximilien de Béthune, duke of Sully, the great minister of Henry IV., although he was born at Rosny, derived his name from the town of Béthune. **7. En route, mauvaise troupe,** *Forward.* *Mauvaise troupe* is a familiar expression, with a friendly and playful meaning attached to it. The nearest we could come to it in English would be: *Forward, you rogues!* **8. une sorte de lumière terne,** *a kind of dim light.* **9. n'en pouvait plus,** *was worn out with fatigue.* We say also: *n'en pouvoir mais*, the only expression with *désormais* in which *mais* has kept in modern French its original Latin meaning of *magis*, more. It now represents the Latin, *sed*, but. **10. qu'il n'était,** *than he was.*

Page 33. — **1. il entama,** *he began.* **2. Masséna.** One of the most famous of Napoleon's marshals. He saved France in

1799 by the battle of Zurich, in which he defeated the Russian general Souvarow. Napoleon made him duke of Rivoli, and prince of Essling. **3. quoiqu'il s'échauffât pour me démontrer la supériorité**, *although he grew excited in endeavoring to prove to me the superiority*. *Quoique* always requires the subjunctive mood. **4. cette redingote,** *that frock-coat*. Derived from English *riding-coat*. **5. Allons, c'est égal,** *Well, it does not matter*. **6. à l'abri de l'éternelle ondée,** *protected from the eternal rain*. **7. je la mets toujours à part,** *I always leave her alone* (in the cart). **8. elle a l'air de croire,** *she seems to believe*.

Page 34. — 1. je ne l'ai jamais vue oublier, *I never saw her forget*. *Vue* agrees here, because *l'* is the object of the participle, and not of the infinitive *oublier*. The case is different in the following sentence: *Cette table est jolie, je l'ai vu acheter; l'* is the object of *acheter*, and not of *vu*. **2. il me fit rasseoir,** *he made me sit down again*. **3. à me rendre compte,** *to understand*. **4. à propos de rien,** *without any apparent reason*. **5. au jour,** *at dawn*. **6. en resserrant leur cercle,** *by narrowing their circle*. **7. une alerte,** *an alarm*. **8. Les tambours battaient la générale,** *the drums beat the rally*. **9. les trompettes sonnaient à cheval,** *the trumpets gave the signal to mount*. **10. M le duc de Berry,** *the Duke of Berry*, nephew of Louis XVIII., and second son of the count of Artois, later Charles X. He was murdered in 1820 by a fanatic, Louvel, who wished to destroy the race of the Bourbons. The Duchess of Berry, however, gave birth to a son, who became the Count of Chambord, was called Henry V. by his partisans, and died in August 1883, the last of the Bourbons of France in the direct line.

Page 35. — 1. les Cent-Suisses, les Gardes-du-Corps, les Compagnies-Rouges, les Gendarmes du roi, les Mousquetaires. Names of the different old royal companies, and regiments which had been reorganized since the abdication of Napoleon in 1814. The *Mousquetaires* are especially known by Dumas' most interesting novel *les Trois Mousquetaires*. **2. c'é-**

tait pour toujours que je les perdais, *I was losing them forever*. **3. une nature d'homme**, *a human type*, literally, *a species of man*. **4. Or, durant quatorze années que j'ai vécu dans l'armée**, *Now, for fourteen years that I lived in the army*. *Vécu* is invariable, as *que* is indirect object, *pendant* or *durant* being understood. **5. insouciants de la leur propre**, *careless about their own*. **6. J'ignorai**, *I was ignorant;* not, *I ignored*. **7. le pauvre diable**, *the poor fellow*. **8. Il a été descendu**, *he was killed*.

Page 36. — 1. Waterloo. The battle took place June 18, 1815. **2. une espèce de fille folle**, *a certain crazy girl*. **3. Amiens**, in ancient Picardy (*Département de la Somme*), celebrated for the treaty of peace made by Napoleon with England in 1802. Peter the Hermit was born at Amiens. **4. furieuse**, *raving mad*. **5. fin**, *cunning*.

THE END.

Heath's Modern Language Series

ELEMENTARY FRENCH TEXTS.

ts.

ts.



